

L'HOMME
DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

TOME III.



L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet,
(OVIDE.)

TOME TROISIÈME.

Bruxelles,

**SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e.**

—
1837

IMPRIMERIE DE J.-A. SLINGENEYER AÎNÉ.

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Adam et Edmond.

LA visite que M. Adrien avait faite à son frère, n'avait nullement arrangé les affaires d'Edmond. Au contraire, piqué de ce que l'on connaissait l'amour de son fils pour la nièce de madame Benoît, M. Rémonville avait renouvelé à Edmond sa défense de revoir mademoiselle Agathe, en traitant

d'enfantillage et de folie sa passion pour la jeune couturière.

Cependant Edmond n'est point enfermé dans sa chambre comme un écolier, et on le laisse libre de sortir quand bon lui semble. M. Rémonville a trop d'esprit pour employer ces moyens de répression, qui ne font qu'exaspérer une jeune tête et aggraver le mal au lieu d'y remédier.

Edmond fait comme tous les amoureux, il n'a point égard à la défense de son père, et court à Gisors pour revoir Agathe. Mais madame Benoît, qui ne veut plus que l'on courtise sa nièce, du moment que ce n'est pas pour le bon motif; madame Benoît, qui est très-piquée du dédain que M. Rémonville a fait de son alliance, ne laisse plus Agathe travailler dans la chambre du rez-de-chaussée, et ne lui permet pas même de se mettre à la fenêtre du premier.

C'est en vain que le tendre Edmond passe et repasse devant la demeure de celle qu'il aime. Les fenêtres sont fermées, et plus d'Agathe près des carreaux : le jeune

amant est au désespoir. Il ne songe à rien moins qu'à mourir, s'il ne voit pas la jolie brune. A dix-huit ans on est si vite désespéré, on tient si peu à la vie, on est toujours disposé à la donner pour une maîtresse !..... et c'est dans l'âge où l'existence offre le plus de charmes que deux amans en feront volontiers le sacrifice ; c'est à dix-huit ans enfin que l'on se tue par amour : mais ce n'est jamais à quarante.

Pendant plusieurs jours, Edmond a fait inutilement le chemin de Gisors. Ses parens ne lui parlent plus de ce qu'ils regardent comme une amourette d'écolier ; mais comme on voudrait le distraire et dissiper sa tristesse, M. Rémouville songe à faire faire à son fils le voyage de Paris ; il pense que les plaisirs de la capitale auront bientôt fait oublier à Edmond la nièce de madame Benoît ; il se propose de conduire lui-même son fils à Paris ; et tout en gémissant de se séparer pour quelque temps de son Edmond, madame Rémonville approuve le projet de son époux.

Aux premiers mots de départ, Edmond remercie son père en protestant qu'il n'a encore aucune envie de voir Paris, qu'il ne veut pas quitter sa mère, et qu'il ne s'amuserait pas loin d'elle. On veut bien admettre cette excuse, et le voyage est différé.

Edmond ne peut supporter l'idée de s'éloigner des lieux où respire son Agathe; Adam ne veut plus perdre de vue le moulin de Bertrand. Edmond est amoureux de bonne foi; Adam ne l'est peut-être que par entêtement. Pour l'un, c'est un premier amour, et il s'agit de posséder la première femme qui ait fait palpiter son cœur, pour l'autre, ce sont des désirs à satisfaire; c'est un enfant mal élevé qui veut faire sa volonté, par la seule raison qu'il l'a toujours faite. On voit que les deux cousins sont également disposés à faire des sottises; car l'élève de la nature et le jeune homme policé sont dominés par une passion violente; et ce sont les passions qui mettent les hommes de niveau, rapprochent les rangs, comblent les distances, font faire des folies aux

gens d'esprit, et donnent par momens de l'esprit aux sots.

Cependant, si les jeunes gens sont enflammés, les jeunes filles ne le sont guère moins. Une fille ressent l'amour tout aussi vivement qu'un garçon, souvent même elle est plus passionnée, car elle a bien moins de sujet de distraction; son amour est son unique pensée; on rêve à son amant, en cousant, en brodant, en s'occupant des soins du ménage; de tels travaux ne sauraient éloigner l'image de l'objet chéri : tandis qu'en courant le monde, un jeune homme fait des rencontres qui ont toujours le pouvoir de le distraire, ne fut-ce que pour un moment.

Agathe et Tronquette pensent sans cesse à leur amoureux; chacune de ces demoiselles est fière de sa conquête, et l'amour-propre est toujours pour beaucoup dans l'amour, surtout chez les femmes, qui mettent de l'orgueil à plaire à un homme de talent, à un homme d'esprit, à un homme qui a quelque réputation; et, au fait, il est plus

flatteur de plaire à quelqu'un qui a du mérite qu'à un sot, ou à un bon bourgeois qui fait l'amour comme un portier.

La vanité guide moins les hommes dans leurs choix, souvent même ils en font trop abstraction; un joli minois les séduit, peu leur importe quel est et ce que fait ce joli minois. C'est la personne qu'ils veulent, tandis que les femmes aiment d'abord le mérite. L'amour de ces messieurs finit avec la possession : l'amour de ces dames s'éteint avec la réputation.

Edmond et Adam ne sont pas des hommes de talent, de génie, mais pour ces deux demoiselles ce sont des conquêtes très-flatteuses. La jolie couturière est charmée d'avoir plu à un jeune homme de bonne famille, qui a une figure fort distinguée. Tronquette est fière d'avoir captivé celui qui a déjà fait tant de conquêtes dans le pays. Ni l'une ni l'autre ne voudrait être oubliée de son amant, et, comme, sans avoir beaucoup d'expérience, il est facile de deviner que les gens peuvent finir par

nous oublier quand ils ne nous voient plus, ces demoiselles se mettent quelquefois à la fenêtre, afin d'être encore aperçues par leur amoureux.

Mais on ne peut se dire que quelques mots, car on tremble d'être surpris. Agathe a peur de sa tante, Tronquette craint son père; et Adam lui-même ne se soucie pas de se trouver avec le meunier. Cependant on brûle de s'en dire davantage, et cet amour fait par escarmouche augmente encore l'envie qu'on a d'en venir aux prises.

Il y a six semaines d'écoulées depuis que les amoureux ne se voient que de loin, lorsque en allant à Gisors, Edmond rencontre Adam qui venait de rôder autour du moulin.

Les deux cousins ne se sont pas vus depuis plusieurs mois. Tous deux se sourient, s'arrêtent; en ce moment chacun d'eux est bien aise de rencontrer l'autre.

« C'est toi, Edmond ! » dit Adam en prenant la main du compagnon des jeux de son enfance.

« — Oui, c'est moi!... Il y a bien long-
» temps que nous ne nous sommes vus. —
» C'est vrai!... — Tu es grandi... tu es
» maigri... — Tiens! tu as des dents de
» moins, toi. — Ah! oui... C'est cette his-
» toire... il y a deux mois. Tu en as sans
» doute entendu parler... — Oui, certai-
» nement; tu as été battu par des paysans...
» Ce pauvre Adam!... — Oh! il y a long-
» temps que je n'y pense plus, va!... Et
» toi, es-tu toujours dans les livres, dans
» les études.... dans les sciences?... car tu
» es un savant, toi!... — Depuis quelque
» temps j'ai bien autre chose dans la tête!...
» Tu ne sais pas, Adam? eh bien! je suis
» amoureux... — Et moi aussi!... — Oui,
» mais moi, c'est la première fois que
» j'aime... — Et moi c'est au moins la dou-
» zième. — Je sens là que ce sera aussi la
» dernière!... — Ah! je ne sais pas si ce
» sera la dernière, mais je sais que je n'ai
» jamais été amoureux aussi fort qu'à pré-
» sent, Dieu!.... suis-je amoureux!.... le
» suis-je!... — Et moi donc... je ne pense,

» je ne rêve qu'à mon Agathe! — Et moi
» à ma Tronquette. — Agathe est si jolie!...
» Ah! Adam, si tu savais... si tu voyais les
» beaux yeux noirs... — Ceux de Tron-
» quette sont roux; mais ils brillent comme
» des vers luisans! — Des cheveux bruns
» bien bouclés... — Des cheveux blonds...
» blonds foncés. — Une taille svelte... —
» Oh! Tronquette est très-bien faite aussi,
» et elle a de plus une gorge magnifique!
» — Moi, je ne sais pas si Agathe... Aga-
» the... D'abord elle a toujours un fichu,
» et puis je ne me serais pas permis de re-
» garder cela... — Ah! que tu es bête!...
» Ah ben! je regarde tout, moi!..... —
» La voix d'Agathe est d'une douceur!....
» quand elle me parle... mon cœur bat
» d'une force... — Tronquette a une voix
» qu'on entendrait d'un bout du village à
» l'autre... Mais elle est si drôle... si gen-
» tille quand elle rit... et elle rit toujours!
» — Agathe ne rit pas;... mais elle sourit...
» elle soupire... et alors je ne sais plus où
» j'en suis. Ah! Adam, que c'est joli d'ai-

» mer! — Oui, c'est bien amusant. Ce qui
» ne l'est pas autant, c'est quand il y a un
» père qui vient se mettre à la traverse,
» qui enferme sa fille, et qui vous guette
» avec une gaule. Je ne conçois pas des
» pères comme ça!... empêcher les enfans
» de faire leurs volontés... Est-ce qu'on m'a
» élevé ainsi, moi ?

» — Tu n'es pas le seul à plaindre ; j'ai
» avoué à mes parens que j'aimais Agathe ;
» je leur ai demandé la permission de l'é-
» pouser : eh bien ! croiras-tu qu'ils ont
» la cruauté de me la refuser, de dire que
» mon amour se passera... que c'est une
» passion de jeune homme ? — Oui, ils di-
» sent des bêtises, enfin. — Moi, je sais
» bien que j'aimerai Agathe toute ma vie...
» et si on ne me la donne pas... si on me
» sépare d'elle... Eh bien ! je me tuerai!...
» Et toi, Adam, te tueras-tu si on ne te
» donne pas ta bonne amie ? Veux-tu nous
» tuer ensemble ? — Ah ! ma foi, non ! je
» n'ai pas envie de mourir... mais je veux
» Tronquette, je la veux, et je l'aurai

» malgré tous les pères du monde. — Et
» moi aussi je veux ma chère Agathe!...
» Ah! Dieu! je serais si content si je la te-
» nais dans mes bras... si je pouvais la ser-
» rer à mon aise dans mes bras..... Qu'on
» doit être heureux!... et dire que je n'ai
» jamais pu!... Ah!... »

Edmond prend son chapeau, le jette avec colère sur le gazon, puis finit par se jeter à côté du chapeau, et s'arrache quelques poignées de cheveux, en appelant Agathe.

Adam ne s'arrache rien; mais il s'assied à côté de son cousin, et se ronge les ongles avec colère en murmurant : « Hum!... si
» son père n'était pas son père, il y a
» long-temps que je me serais battu avec
» lui!

» — Et ta maîtresse où est-elle? » dit au bout de quelques instans, Adam à son cousin.

« — Elle est à Gisors, chez sa tante. —
» Ah! elle a une tante? — Oui, une tante
» qui ne veut plus me recevoir parce qu'elle

» dit que je ne viens plus pour le bon mo-
» tif... Et toi, Adam, est-ce pour cela que
» le père de ta maîtresse veut que tu voies
» sa fille? — Pourquoi? — Pour le bon
» motif... le mariage enfin. — Qu'est-ce
» que tu me chantes avec tes motifs?...
» est-ce que je songe à tout cela, moi?...
» — Est-ce que ta maîtresse ne te demande
» pas si tu l'épouseras? — Ma foi, non :
» Tronquette ne m'a jamais parlé de ça!
» — Agathe m'en parle toujours à moi. —
» Qu'est ce qu'elle fait, ton Agathe? —
» Mais.... elle ne fait rien, elle est chez sa
» tante qui a des rentes... Agathe a reçu
» une très-bonne éducation, et certai-
» nement elle ne serait pas déplacée dans
» un salon..... Et ta bonne amie, que fait-
» elle? — Tronquette, elle file, elle vend du
» grain. C'est la fille du meunier Bertrand.
» — La fille d'un meunier! Ah! ah! ah! »

Edmond laisse échapper un rire mo-
queur. Adam fronce le sourcil et regarde
son cousin fixement en s'écriant : « Eh
» bien, oui! c'est la fille d'un meunier.....

» Après, qu'est-ce qu'il y a de risible là
» dedans?....

» — Ah ! c'est que... la fille d'un meu-
» nier... Je ne m'étonne pas si elle ne t'a
» pas demandé si tu l'épouserais..... — Et
» pourquoi cela ? — Parce que... une pay-
» sanne.... ça ne fait pas tant de façons....
» — Ah ! tu crois ça !... Apprends que les
» paysannes valent bien tes demoiselles de
» la ville... Je ne connais pas ta petite pincée
» d'Agathe ; mais je gage bien qu'elle ne
» vaut pas Tronquette. — Je vous prie de
» vous taire... Vous êtes un malhonnête...
» Agathe une petite pincée ! — Pour-
» quoi riez - vous de Tronquette ? — Si
» vous vous permettez encore de dire un
» mot sur Agathe , je vous arrangerai ,
» moi.

» — Je me fiche pas mal de vous et de
» votre Agathe !... Mais si vous riez de
» Tronquette , vous aurez affaire à moi. —
» Je rirai quand ça me fera plaisir.... —
» Oui !... Attends que je te fasse rire ,
» moi.... »

Les deux cousins se sont vivement relevés ; ils se précipitent l'un sur l'autre , se poussent , se tapent , et roulent par terre , où ils sont depuis long-temps sans vouloir se lâcher , lorsque deux gros chiens , qui accompagnaient un berger , quittent leur maître et leurs moutons , pour venir , en aboyant , se mêler de la partie. Alors les jeunes gens se séparent , et ne songent qu'à se défendre contre les attaques des nouveaux venus : mais le berger vient lui-même à leur secours ; sa voix et son fouet font reprendre aux deux chiens la route que suit le troupeau , et les jeunes gens restent seuls , assis en face l'un de l'autre.

Adam et Edmond se regardent.....
Adam se met à rire , Edmond en fait autant.

« — Dis donc , Edmond , nous sommes
» bien bêtes de nous battre au lieu de
» nous servir mutuellement. — C'est vrai..
» Ça n'a pas le sens commun ; nous nous
» conduisons comme des enfans... — Es-tu
» encore fâché ? — Non ; et toi ? — Pas
» du tout »

Les deux cousins se tendent la main, se la serrent amicalement, se rapprochent l'un de l'autre, et la bataille est tout-à-fait oubliée.

« — Écoute, Edmond : il faut trouver
» quelque moyen pour avoir nos maîtres-
» ses. Toi, qui es savant, qui sais tout,
» tu dois savoir ce qu'il faut que nous fas-
» sions.... hein? — Est-ce que tu crois que
» les livres que j'ai lus parlent de cela?.....
» Je sais le latin, le grec, l'anglais, les
» mathématiques, la musique, le dessin :
» mais je ne sais pas comment on peut ob-
» tenir celle qu'on aime malgré ses parens.
» — Alors, je vois que c'est moi qui te
» donnerai des leçons. — Oui.... car ça
» m'ennuie bien de ne parler à Agathe que
» de loin.... Je voudrais tant la serrer dans
» mes bras..... O Agathe!.... que je serais
» heureux de te presser bien fort contre
» mon cœur!... je donnerais dix ans de ma
» vie pour la tenir comme ça... — Oui,
» mais pour la tenir il faut... — Ah! tiens,
» une idée.... — Quoi donc? — Mon père

» veut que j'aille faire un voyage à Paris,
 » il dit que je m'y amuserai. — Mes parens
 » veulent aussi que j'aille à Paris. — Si nous
 » emmenions ces demoiselles avec nous?....
 » — Mais c'est que mon père doit venir
 » avec moi... — Tourterelle doit aussi m'y
 » accompagner... Mais pourquoi sommes-
 » nous si bêtes, pourquoi les attendre?....
 » il faut partir sans eux, et enlever nos
 » maîtresses... — Enlever.... je ne sais pas
 » si Agathe voudra.... — Oh! je suis bien
 » sûr, moi, que Tronquette ne demandera
 » pas mieux!.... C'est fini, c'est décidé!....
 » J'enlève Tronquette la nuit, en croupe
 » sur mon cheval!... et nous allons à Paris,
 » et nous nous amusons joliment!.... et le
 » papa Bertrand ne sera pas là pour nous
 » gêner!.... »

Adam se lève, et se met à danser en
 chantant à tue-tête : « *J'enlève ma Tron-*
 » *quette, miron ton ton, miron taine!* »
 L'exemple de son cousin entraîne Edmond :
 il se lève à son tour, et saute sur le gazon,
 en disant : « Ma foi, moi aussi, j'enlève

» Agathe.... Tant pis, je la mène à Paris;
» et là, je pourrai la presser dans mes
» bras..... Dieu! quel plaisir..... Ah! je n'ai
» pas de cheval : mais j'en achèterai un....
» j'ai de l'argent.... Maman m'a encore fait
» cadeau, il y a huit jours, de cinquante
» louis, en me disant que cela servirait à
» m'amuser à Paris.... j'en avais déjà une
» trentaine à moi!.... Oh!.... j'ai de quoi
» nous amuser.... — Moi, j'aurai de l'ar-
» gent aussi; mon père m'a dit qu'il m'en
» donnerait tant que je voudrais; j'aurai
» soin de lui en demander avant de partir.
» Nous partirons ensemble : n'est-ce pas?—
» Je veux bien.... Ah ça! mais, à propos,
» comment ferons-nous pour enlever ces
» demoiselles qui sont enfermées? — Ah!
» c'est vrai.... Mais elles ne sont peut-être
» pas enfermées la nuit... il faut aller tout
» de suite le leur demander. Moi, je suis
» pressé d'abord.... je voudrais pouvoir en-
» lever Tronquette ce soir. — Écoute, je
» vais retourner à Gisors, pendant que tu
» vas aller voir ta maîtresse : nous saurons

» si cela peut s'arranger pour cette nuit ;
» alors , j'achèterai tout de suite un che-
» val.... et je le mettrai quelque part en
» attendant.... — C'est ça , va... nous nous
» retrouverons ici dans deux heures..... —
» Oui ; d'ailleurs le premier attendra l'au-
» tre. — C'est dit. »

Et les deux cousins se mettent à courir ,
l'un du côté de Gisors , l'autre vers le
Moulin-Joli.

CHAPITRE II.

Double enlèvement.

EDMOND arrive tout essoufflé devant la maison de madame Benoît : il était convenu avec sa jeune amie d'un petit signal pour lui faire savoir lorsqu'il serait sous ses fenêtres.

Agathe a entendu siffler, elle entr'ouvre la fenêtre du premier, en disant : « Prenez » garde, ma tante est en bas.... elle peut » vous voir. — Ma chère Agathe, je viens » vous dire que, si vous voulez, je vous » enlève ce soir pour vous conduire à Pa- » ris.... — Oh ! mon Dieu !.... qu'est-ce que

» vous dites là?... m'enlever!.... — Aimez-
» vous mieux que nous soyons toujours sé-
» parés, que je parte sans vous... — Non...
» mais... m'épouserez-vous quand nous se-
» rons à Paris! — Oui, certainement; vous
» savez bien que je ferai tout ce que vous
» voudrez.... Agathe.... si vous me refusez,
» je me tuerai... — Ah! ne dites pas cela....
» Mon Dieu.... que je suis malheureuse!....
» — Eh bien! ce soir, à dix heures... votre
» tante sera couchée : pourrez-vous quitter
» votre chambre alors? — Oh! oui... ce n'est
» pas pour sortir que je suis embarrassée....
» Mais m'épouserez-vous, bien sûr?... —
» Puisque je vous le jure... — Ah! mon Dieu,
» je crois que ma tante monte l'escalier. —
» A ce soir... à dix heures, soyez prête. »

Edmond est enchanté, il court acheter un cheval chez un maquignon, qui lui vend une rosse fort cher, parce qu'il s'aperçoit qu'il a affaire à un enfant. Edmond donne des arrhes, et on doit lui tenir son cheval tout sellé et tout bridé pour le soir. Il revient toujours courant au lieu du rendez-

vous. Dans l'adolescence, quand on est joyeux, il semble qu'il soit nécessaire d'aller vite; alors notre sang bout dans nos veines; nous ne pourrions pas être heureux et tranquilles en même temps. Plus tard, nous gardons quelque chose de cette habitude. Le plaisir nous rend remuant, le malheur nous abat.

Adam arrive aussi au rendez-vous. « Eh bien ! » lui crie Edmond, dès qu'il l'aperçoit.

« — Victoire !... victoire !... Tronquette ne demande pas mieux que de partir; elle est enchantée d'aller voir Paris : elle m'a même demandé pourquoi je ne lui avais pas offert plus tôt de l'enlever... Cette nuit, elle sortira par la fenêtre, à l'aide de la poulie et de la corde qui sert à monter le foin au grenier; car le papa Bertrand l'enferme même la nuit. Et, toi ? — Agathe a fait quelques façons, mais enfin elle a consenti; elle sortira à dix heures. — Bien, alors nous nous retrouverons ici avec ces demoiselles... — Qui...

» — Tu as un cheval ?—Oh ! un cheval qui
» est délicieux, à ce qu'on m'a dit ; il doit
» être bon, il m'a coûté quinze louis, et
» c'est une occasion... Ah ! dis donc, sais-tu
» le chemin pour aller à Paris, toi ?—A-peu-
» près ; d'ailleurs, nous demanderons !...
» Retournons chez nous, et faisons nos
» petits préparatifs. »

Les deux cousins retournent chez eux, tout préoccupés de leur enlèvement. Adam est enchanté ; il rit, il saute dans sa chambre tout en fourrant deux gilets dans une de ses poches et un pantalon dans l'autre. Edmond n'est pas aussi gai ; il désire être bientôt avec son Agathe : cependant il soupire, il regarde souvent sa mère, son père, il a parfois envie de les embrasser, de se jeter dans leurs bras, de leur demander pardon de ce qu'il va faire, mais il se contient en se disant : « Que je suis enfant !... Je re-
» viendrai !.... je reverrai mes parens ; ils
» me pardonneront... Oh ! oui, je suis bien
» sûr qu'ils me pardonneront..... Allons,
» allons... ne tremblons pas, et pensons à
» Agathe. »

Adam va trouver son père, et lui dit :
 « Je suis décidé à aller à Paris dans deux
 » ou trois jours ; vous m'avez dit que vous
 » me donneriez beaucoup d'argent, vou-
 » lez-vous me le donner tout de suite ? —
 » Pourquoi cela, mon ami ? — Parce que
 » je suis bien aise de m'habituer à avoir de
 » l'argent entre les mains. »

M. Adrien ne voit rien que de très-natu-
 rel dans ce désir de son fils ; il est fort con-
 tent qu'il se soit décidé à se rendre à Paris.
 Il ouvre sa cassette, et en tire deux billets
 de banque qu'il donne à Adam en lui di-
 sant : « Voilà deux mille francs ; serre cela
 » avec soin dans ce porte-feuille. — Deux
 » mille francs !... Ah ! c'est beaucoup d'ar-
 » gent cela ! — Ce n'est pas tant que tu
 » crois !... l'argent va vite à Paris ; tiens ,
 » voilà de plus trois cents francs en or ,
 » pour que tu n'aies pas besoin de changer
 » tout de suite un billet... — Bravo ! je vais
 » m'en donner ! — Il ne faudra pas aller
 » trop vite... L'ami Tourterelle sera là pour
 » te diriger. — Oui, oui, il sera là ! » répond

Adam, et il se retourne en poussant sa langue contre sa joue, comme les écoliers.

Les deux cousins attendent la nuit avec impatience, ce battement de cœur que l'on éprouve à l'approche d'un événement qui doit faire époque dans notre vie. Adam a eu soin de tenir son cheval tout bridé. Quand l'heure est venue, et que chacun est couché, il descend doucement dans la cour; il pense alors que la grille doit être fermée, et il cherche comment il pourra en avoir la clef sans réveiller Rongin qui place toujours les clefs sous le chevet de son lit. Après avoir inutilement ébranlé la grille, Adam se décide à éveiller le concierge.

Il frappe à la loge de Rongin, d'abord légèrement, puis plus fort : le chien n'aboie pas, parce qu'il a reconnu Adam, mais Rongin se met à crier : « Qui est là ? » au voleur ! au secours !...

« — Veux-tu te taire, vieux poltron, » dit Adam à demi-voix ; « est-ce que tu ne

» vois pas que c'est moi ? — Vous, monsieur...
» Vous, à cette heure... Ah ! mon Dieu !...
» J'ai cru que c'était une révolution... —
» Donne-moi vite la clef de la grille... ou
» plutôt viens me l'ouvrir, je vais tout de
» suite monter à cheval... — Comment,
» monsieur ! vous sortez à présent... — Ça
» ne te regarde pas... Je sors quand je veux.
» Mais si tu as le malheur de dire que tu
» m'as vu sortir !... Rongin, souviens-toi de
» l'invalidé... Je ne te dis que ça !... »

Rongin ne répond plus ; il ouvre sa loge, sort en chemise et vient ouvrir la grille à Adam, qui s'éloigne au grand trot. Alors le concierge referme sa grille et va se recoucher en disant : « Va au diable,
» mauvais garnement !... Ce n'est pas moi
» qui sonnerai le tocsin pour qu'on coure
» après toi. »

Adam a bientôt fait le trajet qui le sépare du moulin ; car Adam est bon écuyer, et d'ailleurs il connaît son cheval. La nuit est obscure, le jeune homme ralentit les pas de son coursier en approchant de chez

Bertrand, et il descend de cheval à quelque distance du moulin.

Adam attache son cheval à un arbre, et s'approche de la maisonnette. Tout est calme, aucune lumière ne brille aux fenêtres. Il est dix heures et demie sonnées; les habitans du moulin doivent être depuis long-temps livrés au sommeil, excepté la fillette qui attend son amant; à coup sûr celle-là ne sera pas endormie.

Adam se dirige sous la fenêtre du grenier, il tousse légèrement, et appelle à demi-voix Tronquette. Pour toute réponse, il reçoit sur le nez le bout de la corde qui descend le foin. En même temps, Tronquette lui crie : « Pardine ! certainement que j' »
» mes là, et je m'embêtais joliment de ce »
» que vous n'arriviez pas ; est-ce que l'on »
» fait attendre comme ça les filles qu'on »
» enlève ? — J'ai voulu laisser à votre père »
» le temps de s'endormir. — Ah ! il y a pus »
» d'une heure qu'il ronfle comme un sa- »
» bot !... T'nez ben la corde, j' vas pren- »
» dre l'autre bout... — Prenez bien garde,

» Tronquette. — Oh ! gn'y a pas de risques,
» la corde est solide... Ah ! tenez... Et mon
» paquet donc... où qui gn'y a mon beau
» déshabillé des dimanches... »

Tronquette a jeté un paquet de hardes en bas ; Adam tient la corde ; la fille du meunier se saisit de l'autre bout, elle crie à son amant de lâcher doucement, Adam est obligé de se balancer à la corde pour que Tronquette ne descende pas trop vite, car la grosse fille pèse presque autant que son amoureux ; enfin elle approche de terre, et Adam, qui a le nez en l'air, est tout à coup aveuglé par les jupons de son amante, dont le postérieur se trouve alors au dessus de sa tête : mais il fait noir, et d'ailleurs le moment n'est pas opportun pour s'occuper de telles bagatelles. Adam saisit sa maîtresse dans ses bras, et involontairement il saisit beaucoup de choses ; il porte Tronquette jusqu'à son cheval, l'y fait monter, lui donne son paquet, se place ensuite devant elle, lui recommande de le serrer fortement dans ses bras et pique des

deux , enchanté de s'éloigner du moulin.

Arrivés à l'endroit où devaient être Edmond et sa maîtresse , nos fugitifs ne trouvent personne.

« C'est singulier ! dit Adam ; il avait pour-
» tant bien moins de chemin à faire que
» nous. — Qui ça ? dit Tronquette. —
» Mon cousin , que je devais trouver ici.
» — 'Tiens ! est-ce que vous enlevez aussi
» vot' cousin ? — Eh non ! c'est lui qui en-
» lève aussi sa maîtresse ; nous devons
» aller ensemble à Paris. Attendons-le un
» peu. — Attendons. »

Une demi-heure s'écoule , Adam s'impac-
tiente ; au moindre bruit Tronquette a peur
que son père ne se soit éveillé et qu'il n'ait
couru après elle. Si , en attendant Edmond ,
on pouvait au moins s'embrasser , faire l'a-
mour à son aise , le temps semblerait moins
long ; mais faites donc l'amour sur un che-
val ombrageux , avec une femme qui est
en croupe derrière vous.

Tout-à-coup Tronquette croit voir quel-
qu'un arriver à pied par le chemin du

moulin. « V'là mon père ! » s'écrie-t-elle. Aussitôt Adam pique son cheval, et le fait partir au grand galop, en disant : « Ma » foi ! Edmond... nous rejoindra s'il le peut ; » je n'attends pas davantage. »

Voyons ce qui pouvait empêcher Edmond de se trouver au rendez-vous. Dans la demeure de M. Rémonville, on avait coutume de se séparer à dix heures au plus tard ; et, ce soir-là, Edmond n'avait pas manqué d'aller embrasser ses parens. Il était pâle et tremblant, en disant bonsoir à sa mère, et il avait eu besoin de répéter plusieurs fois tout bas le nom d'Agathe pour ne point renoncer à son projet.

Enfin il est seul dans sa chambre ; il prend une plume, du papier ; il veut laisser une lettre à ses parens pour leur ôter toute inquiétude sur son absence. Il écrit donc, et quelques larmes tombent de ses yeux et viennent mouiller sa lettre ; Edmond est dans l'âge où l'amour filial ne cède qu'avec peine à un autre amour.

La lettre terminée, Edmond pense qu'il

vaut mieux qu'il l'emporte et la mette à la poste dans le premier bourg où il passera : en la laissant dans sa chambre, il craint qu'on ne connaisse trop tôt sa fuite, et qu'on ne fasse courir après lui.

Après s'être muni de l'argent qu'il possède, il sort doucement de sa chambre, et se dirige vers le jardin ; car si le concierge le voyait sortir si tard, il irait sur-le-champ en instruire son père. Mais les murs du jardin ne sont pas hauts, et le jeune homme pourra facilement les escalader à l'aide du treillage qui les couvre.

Edmond a grimpé sur le mur, puis il a sauté sans se donner le temps de la réflexion. Une fois dans la campagne, il court sans s'arrêter jusqu'à Gisors, va chez son maquignon, paie son cheval, monte dessus, et se dirige vers la demeure de madame Benoît. Mais le cheval n'a pas fait dix pas qu'il veut revenir à son écurie. Trois fois Edmond l'en éloigne, et trois fois le sensible coursier y retourne. « Diable ! » se dit notre amoureux, « voilà un animal

- qui n'est pas bon pour enlever les filles...
- S'il fait comme ça toute la nuit, nous
- ne serons certainement pas à Paris demain».

Edmond va se plaindre au maquignon ; celui-ci le rassure en lui protestant que, dès que son cheval ne sentira plus l'écurie, il ira comme le vent. Puis, à force de fouets, il le fait détalier, et notre jeune homme arrive près de la demeure de sa bien-aimée.

Edmond, qui craint d'être entendu par la tante, s'arrête à une quarantaine de pas de la maison, dans un endroit où l'ombre ne permet pas de l'apercevoir. De là, il regarde les fenêtres d'Agathe ; mais tout est noir, tout est fermé, et Edmond n'ose ni s'approcher, ni donner un signal, parce que, dans le silence de la nuit, cela pourrait être entendu de madame Benoît.

Trois quarts d'heure se passent ; Edmond, qui a toujours les yeux attachés sur les fenêtres d'Agathe, ne voit rien paraître ; mais en regardant par hasard vers la petite porte du jardin, il croit apercevoir une ombre se mouvoir contre le mur. Il pense

qu'Agathe pourrait être descendue pour l'attendre, il faut s'en assurer; et comme à cheval cela ferait trop de bruit, il met pied à terre. Mais où attacher sa monture? Il n'y a près de lui ni arbre ni anneau. Edmond espère que son coursier restera paisible, il le laisse pour se diriger vers l'endroit où il a cru voir quelqu'un. A peine a-t-il fait quatre pas que le cheval se met à trotter vers la demeure du maquignon. Edmond est obligé de courir après sa monture, qu'il ne rejoint, qu'à la porte de la maison du marchand, qui, heureusement, est fermée sans quoi l'animal menerait son maître jusqu'à l'écurie.

« Maudit cheval, » dit Edmond en ramenant le sien en laisse. « Si je pouvais te » changer!... Mais, à l'heure qu'il est, où » en trouver un autre!..... Il faudra bien » que tu marches, pourtant. »

Et Edmond est revenu près de la maison de madame Benoît; il va se remettre à l'ombre, lorsqu'il voit Agathe accourir vers lui, avec un carton et un paquet à la main.

« Ah ! vous voilà , s'écrie-t-elle ; j'allais
» rentrer , car il y a une heure que je vous
» attends... — Mais il y a aussi une heure
» que je suis arrivé , et que je suis là-bas...
» dans ce coin... — Et pourquoi restez-vous
» là-bas , et ne vous approchez-vous pas de
» la porte ?..... Nous aurions pu passer
» comme cela toute la nuit à nous atten-
» dre... Et si ma tante se réveillait... si elle
» m'appelait !.. — Venez , ma chère Agathe ;
» hâtons-nous de réparer le temps perdu...
» placez-vous sur la croupe de mon che-
» val..... — Monter à cheval ! Ah ! mon
» Dieu ! moi qui n'ose pas aller sur un âne...
» — Ne craignez rien..... je serai près de
» vous... — Je ne pourrai jamais me tenir
» là-dessus... — Vous vous tiendrez à moi...
» — Pourquoi ne pas avoir eu une voi-
» ture ?... — Je n'y ai pas pensé... à présent
» il est trop tard... Ma chère Agathe , un
» peu de courage. »

Comme la jeune fille qui a consenti à se
laisser enlever ne serait pas contente d'être
obligée de retourner coucher chez sa tante ,

elle se décide à se laisser hisser sur le cheval.

Enfin, Edmond et en selle devant sa maîtresse. Le paquet et le carton sont attachés après le cheval, qui fait cinq tours sur lui-même avant de se décider à quitter Gisors; et, lorsqu'il prend le trot, Agathe, qui a peur de tomber, serre tellement Edmond dans ses bras que le pauvre jeune homme en étouffe; mais il faut bien souffrir un peu pour posséder la femme qu'on aime. C'est ce que se dit Edmond en tâchant de reprendre sa respiration.

Le jour a fait place à cette nuit féconde en événements. Déjà on est levé chez les deux frères. Chez M. Adrien on ne fait pas attention à l'absence d'Adam, parce qu'on le voit rarement au déjeuner. Il n'en est pas de même chez M. Rémonville : Edmond n'a pas l'habitude de sortir avant d'avoir été embrasser ses parens, et jamais encore il n'a manqué au repas du matin.

Surpris de ne pas le voir, M. Rémonville monte à la chambre de son fils, et il re-

marque que celui-ci ne s'est pas couché : car Edmond n'a pas songé à se jeter au moins sur son lit.

Le papa descend, s'informe au concierge. Celui-ci n'a pas vu sortir Edmond. On le cherche dans la maison, dans le jardin. Déjà la tendre mère s'inquiète, déjà elle prévoit les plus grands accidents, et elle dit à son époux :

« Ah ! mon ami, nous avons peut-être
» eu tort de nous opposer à son hymen
» avec cette jeune fille..... Qui sait ce que
» son amour lui fera faire ? ... — Ma chère
» Amélie, cette jeune fille ne convenait
» nullement pour femme à notre fils. Ce
» n'est pas principalement parce qu'elle
» est couturière ; mais j'ai été prendre des
» informations à Pontoise, et, d'après ce
» que l'on m'a dit, tout me fait présumer
» que mademoiselle Agathe n'en est pas ,
» comme Edmond, à son premier amour.
» Je me défie, d'ailleurs, de ces demoi-
» selles qui font continuellement jurer à
» leur amant qu'il les épousera. L'inno-

» cence ne demande pas tout cela pour
» aimer : elle cède au présent , et ne calcule
» pas sur l'avenir. Calme-toi , ma chère
» amie ; j'aime à penser que notre fils n'est
» pas loin..... Peut-être est-il chez mon
» frère : quoique nous soyons un peu en
» froid avec Adrien , je vais aller moi-même
» m'en informer. »

M. Rémonville traverse le petit espace qui le sépare de la demeure de son frère ; il commence par demander à Rongin s'il a vu son fils. Rongin regarde M. Rémonville avec humeur , et murmure : « Est-ce que
» je suis aussi chargé de veiller sur M. Ed-
» mond ?..... — Je vous demande s'il est
» chez son oncle ? — Chez son oncle!....
» chez son oncle ! Est-ce que le matin la
» grille n'est pas ouverte.... ? est-ce que je
» peux être cloué à la porte pour voir qui
» est-ce qui entre... ? Je ne suis pas né pour
» espionner... et sans la révo... »

M. Rémonville laisse Rongin parler tout seul , et entre dans la maison... On lui apprend que son frère est au jardin , avec son

ami Tourterelle. Quant à Celeste elle n'a pas encore terminé sa toilette du matin ; chaque jour elle reste plus long-temps devant son miroir , par la raison que chaque jour elle a plus de peine pour se rendre jolie ; il serait même temps qu'elle y renonçât entièrement.

M. Adrien vient d'apprendre à Tourterelle que son fils est décidé à aller à Paris , et qu'il lui a donné la veille deux mille trois cents francs pour l'habituer au maniement de l'argent, lorsque M. Rémonville l'aborde en disant : « Mon frère, » auriez-vous vu mon fils ce matin... Il s'est » absenté sans me rien dire ; cela m'étonne..... Est-ce qu'il serait avec son » cousin ? »

M. Adrien regarde Tourterelle d'un air goguenard , en répondant : « Je n'ai pas » vu votre fils.... je ne pense pas qu'il soit » avec son cousin... Vous savez qu'ils n'ont » pas les même goûts, et qu'ils ne sympathisent guère entre eux !...

» — C'est vrai... mais cette absence de

» mon fils m'étonne..... — Oh ! vous ne
» devez pas être inquiet... un garçon si bien
» élevé ne peut pas se perdre !.... — Mon
» frère , sans se perdre on peut faire des
» sottises , et malheureusement la meilleure
» éducation ne garantit pas des passions ! si
» cela était , les gens bien élevés auraient
» trop d'avantage sur les autres. »

M. Adrien prend sa prise , en disant :
« Moi qui n'ai pas élevé mon garçon comme
» une fille , je le laisse sortir quand bon lui
» semble..... par exemple je n'ai pas vu
» Adam depuis hier au soir ; eh bien ! je
» vous assure que je n'en suis nullement
» inquiet.

» — Je vous félicite , mon frère , d'être
» si tranquille sur le compte de votre fils. »

M. Rémonville va s'éloigner , lorsqu'arrive un paysan , poudré depuis la tête jusqu'aux pieds , qui tient un gourdin à la main et semble en menacer tout le monde. Rongin le suit de loin ; car le concierge prévoit qu'il va y avoir du scandale , et il se frotte les mains de joie.

« C'est le meunier Bertrand qui vient à nous, dit M. Adrien, que peut-il nous vouloir ? »

« — Il a l'air furieux, » dit Tourterelle, et le petit homme juge prudent de se mettre derrière les deux frères.

« Je voulons not' fille; quoi que vot' garnement a fait de Tronquette ? Ah ! mortué ! ça ne se passera pas comme ça ! » dit Bertrand en s'approchant d'un air furibond.

« A qui diable en avez-vous, M. Bertrand ? » répond M. Adrien avec hauteur ; « et pourquoi vous permettez-vous de vous présenter ainsi chez moi ? »

« — Pourquoi je me permets !... vot' fils s'est ben permis autre chose, lui !... mais il ne le portera pas loin... Mille z'yeux ?.. il y a long-temps que je le guette... Il a déjà senti de ma gaule... Et Tronquette !... la coquine !.. une fille si ben élevée.

« — Mais expliquez-vous donc... qu'est-il arrivé à votre fille ? — Vot' fils l'a enlevée cette nuit de la maison !... Elle a fui

» par la poulie du grenier, ni pus ni moins
» qu'une botte de foin ! »

M. Adrien pâlit ; cette nouvelle le suffoque, et la présence de son frère ajoute à son chagrin ; cependant il tâche de se remettre, et dit au meunier : « Tout cela
» n'est pas possible..... si on vous a enlevé
» votre fille, pourquoi voulez-vous que mon
» fils soit l'auteur de cet enlèvement ?

» — Parce que depuis long-temps votre
» fils rôde autour de Tronquette, qui est
» un fameux brin de fille, morguenne !
» parce que je l'ai surpris avec elle, et que
» j'ai été obligé d'enfermer ma fille dans le
» grenier. — Si vous l'aviez bien enfermée,
» on ne l'aurait pas enlevée. — Elle s'est
» sauvée par la fenêtre, que je vous dis. —
» Mais encore une fois, qui vous assure
» qu'elle soit partie avec mon fils ? — Et
» tenez... lisez ce chiffon qu'elle a laissé dans
» sa chambre. »

Bertrand montre à M. Adrien un morceau de papier, sur lequel est écrit en lettres de deux pouces : « *Mon père ne soilié*

» *pas inquiète , je va ta Paris avec monsieur*
» *à dent. Ce seulement pour nous divairtire.* »

M. Adrien est consterné, et Tourterelle lui dit à l'oreille : « C'est sans doute pour
» cela qu'il vous a demandé hier de l'ar-
» gent.

» — Eh bien, mon frère, dit M. Ré-
» monville, vous étiez si tranquille sur le
» compte de votre fils.... il me semble qu'il
» use grandement de la liberté que vous
» lui laissez... »

M. Adrien se mord les lèvres et ne sait que répondre, lorsque madame Benoît arrive à son tour au pas redoublé, tout en sueur, et le bonnet de dentelle presque renversé par la rapidité de sa marche.

La ci-devant mercière, qui tient aux usages, fait un salut sévère à la société, et s'approche de M. Rémonville, auquel elle dit avec volubilité :

« Monsieur, je viens de votre demeure,
» on m'a appris que vous étiez ici, et j'ai
» pris la liberté de vous y relancer, mon-
» sieur, parce que le sujet qui m'amène est

» trop grave pour que je puisse attendre
» une minute, un seul instant, sans avoir
» obtenu justice...

« — Puis-je savoir, madame, à qui j'ai
» l'honneur de... — Monsieur, je suis ma-
» dame Benoît, de Gisors, mercière retirée
» avec un honnête avoir. Je suis la tante
» d'Agathe, monsieur, et vous devez avoir
» entendu parler de moi.... »

Au nom d'Agathe, M. Rémonville frémit, et prévoit quelque malheur. M. Adrien relève le nez et écoute; Bertrand cesse pour un moment de jurer; Rongin se frotte les mains avec un redoublement de satisfaction, Tourterelle, seul, conserve son air bête d'habitude.

« Monsieur, reprend madame Benoît,
» vous n'ignorez pas que monsieur votre
» fils aimait ma nièce Agathe, qu'il en
» raffolait; moi, je ne recevais M. Edmond
» que dans l'intention du bon motif. Du
» moment que j'ai su que vous ne donniez
» pas les mains au mariage, je lui ai dé-
» fendu ma porte. Eh bien! monsieur,

» savez-vous quelles sont les suites de votre
» cruauté? votre fils a enlevé ma nièce cette
» nuit!... — Que dites-vous, madame?...
» — La vérité, monsieur... je n'ai plus de
» nièce... et votre Edmond est un subor-
» neur. »

M. Rémonville pâlit à son tour, tandis que son frère laisse errer sur ses lèvres un sourire de satisfaction.

« Cela ne se peut pas, madame, » reprend enfin M. Rémonville, « mon fils est » incapable de... — Votre fils a enlevé ma » nièce, monsieur, il l'a enlevée à cheval, » qui pis est... Le maquignon qui a vendu » le cheval sait fort bien que c'est à M. Ed- » mond... Toute la ville sait que ma nièce » est enlevée, c'est un scandale épouvanta- » ble... Je veux réparation, monsieur!.. »

M. Rémonville se frappe le front; il est accablé de cette nouvelle qui semble avoir entièrement consolé M. Adrien. M^{me} Benoît fait un tapage épouvantable, en demandant sa nièce, et le meunier recommence à jurer et à tempêter, en criant qu'on lui rende Tronquette.

Les deux frères , impatientés de ce bruit, se fâchent à leur tour.

« Il fallait mieux garder votre fille , dit » Adrien. — Il fallait mieux garder votre » nièce , dit M. Rémonville.

» — J'allons faire le voyage de Paris , dit » Bertrand ; si je rencontre votre fils , je » l'assomme...

» — Je vais me plaindre partout , dit ma- » dame Benoît , si le jeune homme n'a pas » enlevé ma nièce pour le bon motif , je » vous attaque en réparation. »

Enfin le meunier et madame Benoît sont partis ; les deux frères restent alors quelques momens sans parler ; M. Adrien dit le premier , d'un air moqueur : « Il me sem- » ble que le jeune homme si bien élevé fait » des siennes....

» — C'est sa première sottise , répond » M. Rémonville , et il y a long-temps que » l'élève de la nature nous a habitués aux » siennes.... — Soyez tranquille , mon frère , » votre Edmond ne s'en tiendra pas là. — » Votre Adam a déjà fait ses preuves. . Le

» séjour de Paris va l'achever. — Nous
» verrons lequel des deux s'y conduira le
» mieux.

» — Cette fois, il y a eu sympathie entre
» les deux cousins, » dit Tourterelle pen-
dant que les deux frères se séparent.

Et Rongin est tellement satisfait, qu'il re-
gagne sa loge en caressant son chien.

CHAPITRE III.

Voyage d'Adam et de Tronquette.

PENDANT que les deux pères se lancent mutuellement des épigrammes, en endêvant au fond de l'ame de l'incartade de leur fils, Adam allait au grand galop, tenant Tronquette en croupe.

Adam es bon cavalier, Tronquette, habituée à monter sur le cheval du moulin, n'a pas peur et n'étouffe pas son amant dans ses bras; les jeunes gens font beaucoup de chemin en peu de temps. Au point du jour, leur cheval, fatigué du double fardeau, commence cependant à ralentir ses pas.

« Nous nous reposerons au premier vil-
» lage, dit Adam, car mon cheval a besoin
» de prendre quelque nourriture. — Et
» moi aussi, j'avons besoin de nourriture,
» dit Tronquette, le dada donne fièrement
» de l'appétit. — Soyez tranquille, ma pe-
» tite Tronquette, nous déjeûnerons bien...
» Ah ! comme nous allons nous amuser à
» Paris, tous les deux.... J'ai de l'argent,
» de l'or.... Nous ne nous priverons de
» rien!.... — Ah ! ben, il faudra que vous
» me régalez de pâte ferme ; on m'a dit
» qu'on la faisait si bonne à Paris;.... vous
» m'en achetez pour six sous en arrivant.
» — Oui, Tronquette,.... pour six sous,
» pour six francs. Je ne vous refuserai
» rien.... »

Et Adam se retourne pour tâcher d'em-
brasser la grosse fille, qui lui donne une
croquignole sur le nez en disant : « Voulez-
» vous bien vous tenir tranquille ! »

Au point du jour, les voyageurs aperçoi-
vent devant eux une ville qui leur sem-
ble considérable.

« C'est peut-être Paris, » dit Tronquette.

« — Est-ce que nous aurions fait quinze » lieues en si peu de temps? » dit Adam.

Il demande au premier laboureur qu'il aperçoit, le nom de la ville qui est devant eux, et on lui apprend que c'est Pontoise.

« Bon, dit Adam, nous avons pris la » bonne route, je sais qu'on passe par Pon- » toise pour aller à Paris. Nous allons cher- » cher une auberge et nous y faire servir à » déjeuner. »

A Pontoise, la vue d'Adam voyageant avec Tronquette sur le même cheval ne cause aucune surprise aux habitans, accoutumés à voir des gens des environs venir dans cet équipage à leur marché. On indique une auberge aux jeunes gens, qui font leur entrée au trot dans la cour, en criant : « Peut-on déjeuner ici avec un » cheval?

« — Comment! si l'on peut déjeuner? » répond l'aubergiste en aidant Tronquette à descendre, ce qui demande du temps,

parce qu'elle a pris racine sur la croupe du bidet; « on trouve ici tout ce qu'on veut, » toutes les primeurs... comme à Paris.

» — Eh bien alors, donnez-nous des » côtelettes, et de l'avoine à mon cheval, » dit Adam.

» — Et des gâteaux, dit Tronquette, oh ! » moi j'aime la pâtisserie. — Enfin un bon » déjeûner; ne ménagez rien, ça m'est égal » de payer cher ! »

Avec une telle recommandation, on est sûr de s'attirer la considération d'un aubergiste. Celui-ci dit à une servante de conduire les voyageurs au numéro quatre. La servante fait monter les jeunes gens au premier, et leur ouvre une chambre bien cirée, bien frottée, et dans laquelle il y a un lit.

Adam sourit, mais Tronquette reste sur le seuil de la porte, en disant : « Tiens ! » pourquoi t'est-ce que vous nous menez » dans une chambre à lit ? est-ce que vous » croyez que je venons le matin pour nous » coucher ?

» — Madame, nous avons des lits dans
» toutes nos chambres pour les voyageurs
» qui séjournent. — Je n'veux pas déjeuner
» sur un lit, moi. — Mais, Madame, le
» lit n'est que pour ceux qui veulent s'en
» servir; vous n'êtes pas obligée de vous
» mettre dessus. »

Adam pousse Tronquette, qui entre en faisant la moue, et la servante ferme la porte sur eux, en souriant.

« Eh ben ! pourquoi qu'elle ferme la
» porte, à c't'heure ? dit Tronquette, est-ce
» qu'elle croit..... que..... Ah ! ben par
» exemple. »

Adam, auquel l'absence de la servante donne d'autres idées que celle du déjeuner, s'approche de Tronquette, et cherche à la prendre dans ses bras. La fille du meunier se débat.

« Voulez-vous ben finir vos bêtises, vous
» savez que je ne veux pas d'ça. — Tron-
» quette, vous m'avez dit que vous m'ai-
» miez, cependant. — Oui, je vous aime
» ben, mais je veux que vous soyez sage et

» que vous me laissiez tranquille. — Mais
» quand on aime son amoureux, son
» amant, est-ce qu'on doit refuser de le
» rendre heureux ? — Est-ce que vous
» n'êtes pas heureux d'être avec moi ? — Si,
» mais.... je le serais bien plus si vous vou-
» liez.... Tronquette, est-ce que nous ne
» sommes pas nos maîtres maintenant ? —
» Eh ! ben, après ? — Est-ce que nous
» n'allons pas à Paris pour être toujours
» ensemble ? — Oui, pour nous divertir et
» manger de la pâte ferme. — Et puis faire
» l'amour. — Ah ! j'ai pas dit ça. — Ma
» petite Tronquette, laisse - moi t'embras-
» ser. — Non ! — Une seule fois. — Non,
» parce que quand vous commencez, ça
» ne finit pus. »

Adam n'écoute pas Tronquette, il l'em-
brasse et veut la presser, l'emporter dans
ses bras ; mais la grosse fille repousse si vi-
vement son amant, qu'elle l'envoie contre
une vieille commode dont il défonce deux
 tiroirs. Adam, auquel ces manières sont
familiales, puisqu'il n'a encore fait la cour

qu'à des paysannes, se relève en riant, et veut courir sur Tronquette ; elle s'est emparée d'une chaise, et la jette dans les jambes de son amoureux, celui-ci se frotte les jambes et veut revenir à la charge ; Tronquette lance une nouvelle chaise, que son amant évite, et qui va briser deux carreaux de la fenêtre. La fille du meunier, qui se voit au moment d'être prise, se met derrière une table ronde qui est au milieu de la chambre, et sur laquelle est un vieux cabaret de porcelaine dédoré. Les jeunes gens tournent autour de la table qui les sépare ; pendant quelques minutes, ce rempart garantit Tronquette ; mais en voulant la saisir par son jupon, Adam renverse la table ; les tasses roulent et se brisent. L'aubergiste, attiré par le bruit, monte vivement au numéro quatre, où il trouve tous les meubles sens dessus dessous, les carreaux cassés, et Tronquette se débattant et donnant des coups de poing et des coups d'ongles à son amant, sur les débris des chaises et du cabaret.

« Qu'est-ce que c'est ? Que signifie ce désordre ? » dit l'aubergiste d'un air inquiet.

« — Ça signifie que nous jouons, » répond Adam sans se déranger, pendant que Tronquette rajuste son bonnet et son fichu.

« — Vous jouez !... Ah !... vous avez une drôle de manière de jouer... Vous brisez les meubles, vous cassez les carreaux. — Qu'est-ce que cela vous fait si cela nous amuse ? — Savez-vous que ces jeux-là vous coûteront fort cher..... — C'est bon, on paiera ce qu'on a cassé... Et ce déjeuner ? — On va vous le monter. »

L'aubergiste n'est plus aussi satisfait de l'arrivée des jeunes voyageurs ; il craint que leur bourse ne soit pas suffisante pour payer le dégât ; après avoir vivement fait la revue de ce qui est cassé, il descend quatre à quatre à la cuisine, et dit à la servante :

« Laisse là le fricandeaue, ne dépouille pas le lapin, ne mets pas les filets sur le gril : je crains d'en être pour mes frais

» avec ces nouveaux venus, qui m'ont
» brisé là-haut pour près de deux cents
» francs!... leur cheval ne les vaut pas.
» Monte-leur du fromage, des cornichons,
» du saucisson, et ne donne rien de plus. »

La servante exécute les ordres de son maître. Adam et Tronquette se mettent à table. En voyant ce qu'on leur a servi, Adam regarde la servante et s'écrie : —
« Eh ben !... montez-nous donc le reste. —
» Il n'y a pas autre chose, monsieur. —
» Comment ! voilà tout ce que vous avez à
» nous donner?... et les côtelettes ? — On
» n'en a pas trouvé. — Et les gâteaux ? dit
» Tronquette. — Ils ne sont pas cuits.
» Et du veau ? — Il n'y en a point. — Pas
» de veau à Pontoise ! — Nous avons du
» malheur.

» — Ah ben ! c'est égal, » dit Tronquette en se bourrant de fromage et de saucisson, « v'là ben assez de quoi
» manger.

» — Beau régal ! dit Adam : je déjeûne
» mieux que ça chez papa.... Elle est joli-

» ment fournie, votre auberge... Et c'est
» ça que votre maître appelle des pri-
» meurs ?..... du vieux fromage tout
» moisi.... Tronquette, allons-nous-en
» bien vite à Paris, nous trouverons mieux
» que tout cela sur notre chemin. »

Tronquette, qui n'est pas, comme Adam, habituée à la bonne chère, quitte avec regret le fromage et le saucisson, mais son compagnon lui prend le bras et lui fait descendre rapidement l'escalier.

Arrivés en bas, les voyageurs trouvent l'aubergiste qui les attend avec son mémoire; il a fait fermer soigneusement la porte d'entrée, et son garçon est devant, avec le tourne-broche à la main.

« On déjeûne mal chez vous, monsieur l'aubergiste, dit Adam : il paraît que vous promettez plus que vous ne pouvez tenir. »

» — C'est possible, monsieur, » répond le traiteur d'un air sec, « il y a des jours où les provisions manquent.... Voilà le mémoire de monsieur... »

» — Rien de chaud,... rien de frais,...
» pas seulement une côtelette?... — Voilà
» le mémoire de monsieur...

» — Et mon cheval, a-t-il mieux dé-
» jeûné que nous, au moins ? — Votre
» cheval a eu ce qu'il lui fallait.... Voici le
» relevé des frais... — Est-il sellé ? bridé ?..
» Nous partons tout de suite ; j'en ai assez,
» de votre auberge...

» — Monsieur, on ne s'en va pas comme
» ça ! » dit l'aubergiste en élevant la voix
et en se redressant comme s'il voulait tirer
l'épée ; « il faut payer les dégâts que vous
» avez faits chez moi.

» — Est-ce que vous croyez que j'ai
» envie de m'en aller sans payer ? » dit
Adam, dont les yeux viennent de s'ani-
mer, et qui arrache la carte au traiteur ;
« Est-ce que vous me prenez pour un vo-
» leur ?...

» — Monsieur, je ne dis pas cela, cer-
» tainement.... — Voyons ce mémoire....
» Ah ? mon Dieu, quel gribouillage!....
» C'est comme quand j'écris, moi... Ta-

» ble,... dessus de marbre,... chaises, carreaux,.. tiroirs,.. cabaret de la Chine,.. fromage,.. cornichons, avoine... Voyons, voyons, combien tout cela fait-il ? et dépêchons...

» — Monsieur, vous voyez le total... —
» Oui, je vois;... mais c'est égal, je vous demande combien ça fait ? — Cent soixante-trois francs vingt-cinq centimes... — Cent soixante-trois francs ?... — Vingt-cinq centimes. — Ah ! diable, comment vais-je faire ?..... Papa ne m'a pas donné de centimes..... et moi qui ne savais pas qu'il fallait des centimes pour voyager... »

L'aubergiste comprend qu'Adam n'a pas le sou, et il fait un saut en arrière, en s'écriant : « J'en étais sûr !... Il n'a pas d'argent !.. Il ne peut pas payer...

» — Je ne peux pas payer ! » dit Adam, et il tire sa bourse pleine de pièces d'or, et la jette sur une table, en disant : « Tenez, prenez ce qu'il vous faut, et rendez-moi mon reste. »

A la vue de l'or, la taille du traiteur diminue subitement de trois pouces ; on lui paie un mémoire énorme sans marchander, et d'une manière si confiante, si nouvelle, qu'il ose à peine toucher les pièces d'or du bout du doigt ; tout en prenant ce qui lui revient, il fait des signes à sa servante, à son garçon, et ceux-ci, qui le comprennent, courent à la cuisine.

« Mon cheval, à présent, dit Adam.
» — Monsieur, dans un instant..... Je ne
» crois pas qu'il soit encore bridé ;...
» mais je suis désolé que vous ayez si mal
» déjeûné..... Il y a vraiment des jours où
» on est malheureux, ... où tout manque...
» Asseyez-vous donc un moment. — Non,
» non ; nous voulons partir... »

La servante accourt, en disant : « Not'
» maître ; on a trouvé des filets de bœuf
» chez le boucher. »

Le marmiton vient sur les pas de la servante, en criant : « Not' maître il y avait
» encore du fricandeau dans le garde-
» manger... »

» — Ah! mon dieu!.... Il y avait du fri-
» candeau!.... Voilà les filets qui arri-
» vent.... Tout va venir à la fois mainte-
» nant; c'est comme un sort!... Si mon-
» sieur et madame voulaient remonter là
» haut, on leur préparerait un excellent
» repas.... Ce serait sitôt fait;.... d'ailleurs,
» vous pourriez jouer à votre aise en l'at-
» tendant; ma maison est à votre dis-
» position. »

Mais Tronquette, qui s'est bourrée de fromage, veut partir; et, quoiqu'il sache à peine compter, Adam sent bien que leur petit jeu a coûté trop cher pour le recommencer. Il faut donc laisser aller les jeunes voyageurs. On leur amène leur cheval; et ils sortent de l'auberge poursuivis par les révérences de la servante et les saluts du maître.

« Cent-soixante-trois francs! dit Adam
» tout en trottant avec Tronquette. C'est
» bien de l'argent pour n'avoir mangé
» que du saucisson et bu de mauvais vin.
» — Dam'! c'est les meubles cassés qui coû-

» tent le pus cher. — Tronquette, nous tâ-
» cherons de ne plus renverser les tables. —
» Ah ! oui ; mais faudra pus me chiffonner
» comme à ce matin ! »

Plus les jeunes voyageurs approchent de Paris, plus leur tournure et leur équipage attirent l'attention. A Montmorency, où ils sont rencontrés par une cavalcade de fashionables et de marchandes de modes, on rit aux éclats en les regardant.

« — Ils sont très-plaisans, » disent les jeunes gens en lorgnant Tronquette.

« — Le jeune homme n'a pas l'air ni la mine d'un paysan, disent les dames. — C'est peut-être une nourrice qu'il vient d'aller chercher. — Elle est d'un blond un peu hasardé, la villageoise. »

Ennuyé d'être lorgné, et d'entendre ricaner, Adam veut descendre pour aller rosser les jeunes gens ; Tronquette le prie de n'en rien faire, et pour qu'il n'en ait pas le temps elle pique le cheval avec une épingle, et l'animal s'éloigne de Montmorency au grand galop.

Les voyageurs arrivent à Saint-Denis. Là on se permet encore de rire en les regardant : « Vot' cheval est blessé, disent des paysans. — Où donc ? s'écrie Adam en examinant sa monture de tous côtés. — Eh pardi ! vous ne voyez pas qu'il a deux emplâtres sur le dos !.... »

Et les éclats de rire recommencent. Adam veut encore descendre pour battre les manans ; mais Tronquette, qui a fait sa provision de talmouses, pique de nouveau leur monture qui les entraîne vers Paris.

CHAPITRE IV.

L'homme de la nature à Paris.

L'APPROCHE de la grande ville fait sourire de plaisir les jeunes gens; il se montrent les édifices qui se dessinent déjà devant eux.

« On dit que c'est superbe Paris, dit » Tronquette. Je suis ben curieuse de voir » les *espectacles* et les *Turleries*. — Nous » verrons tout..... nous irons partout!.... » nous avons de l'argent.... Mais nous ne » casserons plus les tables. »

A la barrière, un monsieur arrête le cheval d'Adam par la bride, et dit à Tronquette ; « Qu'avez-vous dans ce gros paquet ? »

» — Par exemple! vous êtes bien curieux! s'écrie Adam. Qu'est-ce que cela vous fait ce que nous avons?... — Il faut que je sache s'il n'y a rien qui paie de droit.... — Qui paie... Est-ce qu'on paie pour entrer dans Paris?... »

Le commis tâte le paquet, puis lâche la bride du cheval; il était temps, Adam allait encore se fâcher; et quoique Tronquette fît son possible pour faire galoper leur monture, l'animal commençait à ne plus être sensible à l'épingle.

Mais on est dans Paris, et les voyageurs ouvrent de grands yeux en regardant à droite et à gauche, persuadés qu'ils vont voir des merveilles; ils ne voient encore que des maisons fort ordinaires, ils avancent, ils trouvent beaucoup de monde, beaucoup de crotte, et à chaque instant des embarras de voitures.

« Tiens! ça n'est déjà pas si beau! » dit Tronquette.

« — Ça sent terriblement mauvais! » dit Adam.

Pendant qu'ils regardent les maisons et les boutiques, les passans les examinent, les polissons les suivent, les flâneurs les montrent au doigt : « Est-ce que ces gens-là ne vont pas bientôt finir ! » dit Adam. « Est-ce qu'on est poli comme ça à Paris ? » Ils arrivent ainsi à la porte Saint-Denis. Tronquette est honteuse d'être lorgnée ; elle baisse les yeux, et enfonce des épingles dans la croupe du cheval. Celui-ci fait un bond, puis s'arrête. Adam le bat le presse du talon ; l'animal qui probablement n'a pas mieux déjeûné que ses maîtres, baisse les oreilles et n'avance plus.

Les éclats de rire redoublent autour des voyageurs ; on crie : « Il avancera ! il n'avancera pas ! »

Un grand dadais s'arrête devant le cheval en disant : « Ça veut mener une femme en croupe, et ça ne sait pas seulement tenir son cheval.... Beau fichu cavalier de deux sous !

» — Ah ! je suis un f.... cavalier, s'écrie

» Adam. Attends ! je vais te dire un mot à
» toi ! »

Cette fois Adam est à terre avant que Tronquette ait eu le temps de s'y opposer. Courir sur le grand dadais, le prendre par le milieu du corps, le jeter sur le pavé, et lui appliquer une douzaine de claques, tout cela est pour Adam l'affaire d'un instant.

On a entouré les combattans ; mais les éclats de rire ont cessé : on ne se moque pas d'un homme qui se bat si bien. C'est maintenant son adversaire que l'on montre au doigt en disant : « C'est bien fait, il
» n'a que ce qu'il mérite, qu'avait-il besoin
» d'insulter ces jeunes gens ? »

Tronquette a vu le combat ; elle saute à son tour à terre, dans l'intention, non pas de se trouver mal, comme les belles dames qui voient deux hommes se battre, mais pour aller prêter main-forte à son amant, et faire le coup de poing pour lui, si cela est nécessaire.

Quelque chose embarrasse Tronquette ; c'est de savoir ce qu'elle fera de son cheval ;

mais Paris est rempli de gens obligeans, et elle est à peine descendue, qu'un monsieur s'approche d'elle, et lui dit : « Voulez-vous que je garde votre cheval ? — Ah ! oui, monsieur, ça m'obligera ben ! » répond la grosse fille. — Allez, madame... Je le garderai. »

Tronquette se jette dans la foule qui entoure son compagnon ; elle trouve Adam, qui a encore le poing levé sur son adversaire terrassé, et qui lui dit : « En avez-vous assez ? »

« — Oui ! oui, il en a bien assez, » s'écrie Tronquette en prenant le bras d'Adam, et elle l'entraîne loin de la foule qui s'écarte avec respect, et se garde de ricaner, parce que le jeune voyageur promène autour de lui des regards qui ne sont pas doux.

Tronquette tire toujours Adam, en murmurant : Si c'est comme ça qu'on s'amuse à Paris, j'en ai déjà assez, moi. — Ne pense plus à cela, Tronquette ; j'ai rossé ce malhonnête, c'est fini.... Mais où donc me mènes-tu ? — Dam'.... j'vas du

• côté où j'ai laissé not' cheval , avec un
• monsieur ben honnête , qui m'a dit qu'il
• le garderait.... C'est singulier..... c'était
• pourtant par ici.... Où donc qu'il est allé
• nous attendre.... »

Les jeunes gens regardent de tous côtés , ils n'aperçoivent plus leur cheval. Ils demandent à quelques personnes : « Avez-
• vous vu notre cheval?.... Il était là avec
• un monsieur qui le gardait... »

On ne leur donne aucun renseignement ; enfin , une vieille femme , qui a devant elle en guise d'éventaire , une poêle avec un réchaud et des saucisses , leur dit : « Mes
• enfans , vous êtes volés ! v'là le coup !....

» — Volé ! s'écrie Tronquette ; ah ! mon
• Dieu !.... et mon paquet.... mon beau dés-
• habillé qui était dessus.... »

Tronquette pleure , Adam est furieux ; la foule se presse de nouveau autour d'eux pour voir pleurer Tronquette , et entendre jurer son compagnon. Mais Adam entraîne à son tour la grosse fille , en lui disant :
« Ne pleure pas.... Que veux-tu ? ce n'est

» pas un grand malheur : le cheval était de-
» venu poussif..... — Ah !..... mon beau
» déshabillé.... Hi, hi, hi !... — Je t'en
» achèterai un autre, trois autres, tant que
» tu voudras.... — Ah ! la vilaine ville, où
» on se moque de vous... où on vous vole...
» Je veux m'en retourner chez nous....
» Hi, hi, hi !.... — Tronquette veux-tu te
» taire ? tu vas encore faire amasser du monde
» autour de nous, car il paraît qu'à Paris
» on n'a pas autre chose à faire que de re-
» garder les gens ; tu seras cause que je me
» battrai encore !... »

Tronquette tâche de renfoncer ses larmes, et les jeunes gens remontent les boulevards du côté de la porte Saint-Martin ; la vue des boutiques, des voitures, les marchands ambulans, les toilettes différentes des promeneurs, tout les occupe, les distrait et leur fait oublier la perte qu'ils viennent de faire. Cependant Tronquette pousse encore de gros soupirs, et Adam lui dit :
« Si tu reconnais l'homme à qui tu as laissé
» notre cheval, montre-le-moi, et son affaire ne sera pas longue. »

Adam, qui n'a pas bien déjeûné, voudrait trouver une auberge ; il presse les pas de sa compagne , qui le force à s'arrêter devant chaque pâtissier ; à l'un , elle mange de la pâte ferme , à un autre de la frangipane , plus loin du flan.

« Tu ne pourras plus dîner , » lui dit Adam. Mais Tronquette mange toujours , en disant : « Oh ! que si !... D'ailleurs , j'aime mieux ça que le dîner. »

Les curiosités , les figures de cire , les spectacles mécaniques du boulevard du Temple font oublier à Adam qu'il n'a pas dîné.

« Entrez , entrez , messieurs , mesdames , » crient les banquistes en agitant leur baguette , et en frappant des toiles peintes sur lesquelles sont représentés des lions , des tigres , des enfans à deux têtes , et des femmes sauvages dont les apparitions sont effrayans.

« On nous engage à entrer , » dit Adam en tirant Tronquette par le bras , et ils entrent en saluant l'homme de la porte ;

quand ils sont dans le spectacle , où Adam est surpris de n'apercevoir que deux ou trois individus qui n'ont point de bas , on vient leur demander leur billet.

« Qu'est-ce que c'est qu'un billet ? dit » Adam.

» — C'est le prix de votre entrée et de » celle de madame. — On paie donc pour » entrer ici ? — Toujours , monsieur. — » Alors , il ne fallait pas à la porte me crier : » *Entrez , entrez , mais , Payez , payez.....* » J'ai cru que c'était une politesse que vous » nous faisiez. — Monsieur , à Paris , toutes » les politesses se paient. »

Adam tire une pièce d'or pour donner huit sous. Les propriétaires du monstre , qui n'ont jamais la monnaie de cent sous , même avec la recette d'une semaine , prennent la pièce en disant : « Monsieur , on va » vous rendre ; » et on est un quart-d'heure avant de trouver la monnaie... Enfin , on apporte à Adam treize francs en gros sous , pour que cela fasse plus d'embarras ; et quand on voit qu'il empoche sans compter ,

on lui en escamote encore la moitié, en ayant l'air de l'aider à prendre son argent.

Les voyageurs ont passé leur journée sur le boulevard du Temple; ils ont vu quinze spectacles différens, et Tronquette a avalé pour seize sous de galette : ce qui est plus fort que la plupart des tours qu'on a faits devant eux. Adam cherche toujours l'enseigne d'une auberge. Arrivé au coin de la rue d'Angoulême, il voit à la porte d'une maison du gibier, du poisson, de beaux fruits; il regarde en l'air et parvient à lire : *Au Méridien, restaurateur*. Comme il ne s'est pas bourré de pâte ferme, il dit à Tronquette : « On dîne là.... entrons-y; nous demanderons après une auberge pour coucher. »

Une petite femme, fort gentille, reçoit les voyageurs; elle sourit en regardant Tronquette; elle sourit encore quand Adam lui dit : « Est-ce que vous donnez à dîner ici, madame? » Mais elle lui répond fort poliment : « Oui, monsieur, tout ce que vous voudrez; donnez-vous la peine de me suivre. »

La petite femme monte un escalier un peu étroit, dans lequel Tronquette n'avance qu'en tâtonnant : mais arrivée au premier, elle ouvre un cabinet et y fait entrer les jeunes gens, en leur disant : « On va vous » apporter la carte, et vous serez servis » sur-le-champ. »

Puis la petite dame les quitte, et Adam lui fait un grand salut, et Tronquette une belle révérence, parce qu'ils se sentent tout joyeux d'avoir rencontré enfin quelqu'un de poli.

Il n'y a pas de lit dans le petit cabinet où sont les jeunes gens, il y a deux banquettes fort bien rembourrées. Tronquette va se jeter sur l'une, et Adam s'asseyoit à côté d'elle ; mais il ne cherche pas à l'embrasser, il se rappelle la scène du matin ; en ce moment, d'ailleurs, il ne songe qu'à dîner.

Un garçon arrive et présente à Adam une grande feuille de papier imprimé, en lui disant :

« Monsieur, si vous voulez comman-

» der votre dîner, voilà la carte, et voici
» une plume et de l'encre pour faire la
» vôtre. »

Le garçon sort. Adam développe le papier imprimé, et le parcourt, en s'écriant :
« Ah ! Dieu ! que de bonnes choses... mais
» on s'embrouille dans tout cela... Tiens,
» Tronquette ; regarde ce que tu veux. »

Tronquette, qui lit à-peu-près comme elle écrit, est dix minutes rien que pour épeler les potages, et le garçon remonte avant qu'elle soit arrivée aux hors-d'œuvre.

« Monsieur a-t-il fait sa carte ? demande
» le garçon.—Je ne suis pas venu ici pour
» écrire, répond Adam, mais pour dîner.
» — Alors que veut monsieur ? — Ce que
» vous avez de meilleur.—Monsieur, on ne
» dîne pas ici à tant par tête..... — Il n'est
» pas question de têtes.... Donnez-nous un
» bon dîner : le prix m'est égal. »

Ce dernier argument est toujours compris. Le garçon s'éloigne, et bientôt on sert aux jeunes voyageurs un excellent dîner. Volaille, poissons, légumes, vins fins,

coup du milieu, rien ne manque; Adam est enchanté; il s'écrie à chaque instant :
« A la bonne heure !... parlez-moi de ça !...
» c'est autre chose qu'à Pontoise... Je dînais
» bien chez papa, mais c'était encore loin
» de tout ça !... Hein, Tronquette... qu'en
» dis-tu ?...

« — C'est fièrement bon ! » dit Tronquette en poussant un gros soupir, parce qu'elle n'a plus faim, et que cependant elle veut goûter de tout ce qu'on leur sert.

Tout en buvant le champagne qu'on vient de leur apporter, Adam se souvient qu'ils n'ont pas encore d'endroit pour se loger : il est temps d'y penser, car il est nuit depuis long-temps ; il appelle le garçon : « Où y a-t-il une auberge par ici ? —
» Une auberge ?... — Oui, une auberge où
» l'on couche, où on loge enfin ? — Ah !
» monsieur veut dire un hôtel garni..... —
» Ça ne s'appelle donc pas auberge, à Paris ? — Non, monsieur. — Eh bien ! où
» y a-t-il un hôtel garni ! — Il n'en manque pas à Paris, monsieur !... — Le plus

• près... car nous sommes las , et nous n'a-
• vons pas envie de nous promener encore
• après-dîner.—Oh ! oui , que je suis lasse !
• dit Tronquette ; dame ! quinze lieues à
• cheval.... presque d'un trait... Aïe , les
• reins !... j'en peux plus. »

Le garçon , qui a examiné Tronquette , pense que les jeunes voyageurs ne tiennent pas à loger dans un hôtel de la première élégance ; il leur en enseigne un dans la rue où ils sont , et leur propose quelqu'un pour les conduire. Adam accepte ; on lui présente la carte qui monte à quarante francs ; il trouve que ce n'est pas cher , parce qu'il a parfaitement dîné et bu d'excellent vin , tandis qu'à Pontoise il a donné cent soixante-trois francs pour du saucisson , du fromage et du vin du cru ; il est vrai qu'il avait joué avec Tronquette.

Quand Adam et sa compagne sont sortis de chez le traiteur , ils se sentent étourdis ; les différens vins qu'ils ont bu commencent à produire leur effet , et le grand air vient d'augmenter l'action du vin. Tronquette est

rouge comme une cerise, elle a la respiration courte et gênée; sa langue pâteuse lui permet à peine de prononcer de temps à autre : Oui, et non. Adam, au contraire, parle avec volubilité; il tient sa tête haute, et se sent en train de chanter et de danser : heureusement il est nuit, et on ne les voit pas, sans quoi il est probable que l'on ferait encore foule autour d'eux. Ils suivent le commissionnaire, Tronquette en se pendant au bras de son amoureux, et en poussant de gros soupirs; Adam, en sautillant et en agaçant sa compagne, qui lui répond, en bredouillant : « Laissez-moi tranquille, » ou j'vas pleurer. »

CHAPITRE V.

Madame Phanoz.

LES voyageurs sont arrivés à l'hôtel garni, une dame entre deux âges les reçoit, et leur demande s'ils veulent un appartement complet. — « Nous voulons tout complet ! » dit Adam en faisant des cabrioles sur l'escalier, tandis que Tronquette s'appuie sur la rampe, sur laquelle elle semble déjà vouloir s'endormir. La maîtresse de l'hôtel, qui est habituée à recevoir toute sorte de monde, offre obligeamment son bras à la grosse fille pour l'aider à monter; elle ouvre une porte au premier étage en disant : « Voici un appartement

» délicieux, rien ne vous manquera.... La vue
» est fort agréable... on a trois chantiers
» en face de soi... tout bois de choix... Ce
» logement est de cent francs par mois... On
» paie toujours la quinzaine d'avance... c'est
» l'usage. »

Adam tire de l'or de sa poche, en disant :
« Ce qui m'ennuie à Paris, c'est qu'il faut
» toujours avoir la main à la bourse; j'aime-
» rais mieux donner tout de suite, tout mon
» argent, et qu'on me laissât tranquille
» après. »

Après avoir reçu son argent, l'hôtesse
demande à Adam son nom. « Pourquoi me
» demandez-vous mon nom? — C'est l'usage,
» monsieur; il faut bien savoir qui on loge.
» — Qu'on est drôle à Paris, avec les usa-
» ges!... Quand je me promenais dans les
» environs de Gisors et que j'entrais me
» reposer dans une ferme, on ne me deman-
» dait pas mon nom pour me donner un
» verre de vin ou une tasse de lait... Ici, on
» me fait payer d'avance, et il faut encore
» un tas de formalités!... — Monsieur doit

» savoir que dans une grande ville ce n'est
» plus la même chose ! — Non, madame, je
» ne sais rien, que faire mes volontés depuis
» le matin jusqu'au soir ; je les faisais chez
» mon papa, je veux les faire ici. — Vous les
» ferez, monsieur... Eh ! mon Dieu ! il n'y a
» point de ville où l'on soit plus libre qu'à
» Paris,... pourvu qu'on ait de l'argent dans
» sa poche, une tenue décente, qu'on se
» conforme aux usages, aux lois, aux... —
» Madame, voulez-vous nous faire le plaisir
» de nous laisser nous coucher ? Vous voyez
» que nous en avons besoin, car Tronquette
» ronfle déjà sur cette chaise... — Oui, mon-
» sieur, très-volontiers... Mais votre nom ?
» — Adam Rémonville. — Rémonville, fort
» bien... Et vous êtes avec madame votre
» épouse.... — Qui ça... ? — Cette dame qui
» s'est endormie là-bas..... Ce n'est pas mon
» épouse du tout ! c'est Tronquette, la fille
» du meunier Bertrand qui est venue avec
» moi à Paris, parce que là-bas son père
» nous empêchait de nous voir, et que ça
» nous ennuyait. — Ah ! diable ! mais c'est

» donc une jeune personne que vous avez
» enlevée ? — Comme vous dites. — Vous
» êtes bien heureux que je ne sois pas trop
» scrupuleuse!... Mais je suis indulgente pour
» la jeunesse... Je dirai que c'est votre épouse,
» cela vaut mieux, c'est plus convenable...
» Ce sera vingt francs de plus par mois pour
» le linge et la lumière... On les donne d'a-
» vance; c'est l'usage... Il fallait donc me les
» demander tout de suite!... tenez... Faut-il
» encore payer autre chose?... — Si l'on cire
» vos bottes, les souliers de madame, si on
» bat vos habits, si on fait vos commissions,
» ce sera dix francs de plus pour les servan-
» tes. Mais tous le monde sera à vos ordres,
» dès que vous aurez besoin de quelque
» chose, il vous suffira de frapper un petit
» coup... un tout petit coup... — C'est bon...
» tenez, tenez, prenez vos dix francs...
» C'est fini, j'espère ? — Monsieur, j'ai
» bien l'honneur de vous souhaiter le bon-
soir. »

L'hôtesse a refermé la porte sur elle. Adam examine la chambre où il lest, en murmu-

rant : « Elle appelle cela un appartement
» délicieux ! c'était plus beau chez papa !...
» Mais pourvu que nous ne manquions de
» rien..... N'est-ce pas, Tronquette ?..... Dis
» donc, Tronquette, réveille-toi donc un
» peu !.... Eh ! Tronquette !... »

Adam prend et secoue vivement le bras
de sa compagne, qui ronflait déjà profon-
dément. Tronquette ouvre un œil et frotte
l'autre, en s'écriant : « Du son !... du son...
» *Où c'qu'est le son ?...*

» — Il n'est pas question de son, Tron-
» quette ; tu n'es plus au moulin, nous som-
» mes à Paris..... — Eh ! mon Dieu ! j'me
» croyais encore cheux nous..... — Viens
» donc, Tronquette..... Examinons notre
» appartement... »

Tronquette se lève en bâillant, et s'accro-
che au bras d'Adam, qui l'entraîne dans une
seconde pièce où est une alcôve et un lit.
Tout cela est meublé pauvrement, avec des
objets de hasard ; mais des jeunes gens sont
rarement difficiles, surtout quand ils sont
amoureux. Donnez-leur une chambre à cou-

cher, ils s'y trouveront toujours bien.

Adam sourit en regardant la chuchette; Tronquette ne dit rien, parce qu'elle dort tout debout, et que, même les yeux ouverts, elle semble dormir encore. Adam l'embrasse tendrement, et cette fois elle se laisse faire.

« Couchons-nous, dit le jeune homme.

» — Ah oui! couchons-nous, » répond la grosse fille en balbutiant.

Et comme Adam aime à mettre promptement ses projets à exécution, et que d'ailleurs Tronquette lui semble en dispositions fort sentimentales, puisqu'elle ne fait que soupirer quand elle ne ronfle pas, le jeune homme se met sur-le-champ en devoir de se déshabiller.

Mais Adam a des bottes qu'il n'a pas quittées depuis la veille; le voyage a fait gonfler ses pieds, il cherche de tous côtés un tire-botte, et n'en trouve point. Il se décide à sonner un petit coup, comme on le lui a recommandé. Personne ne vient; il recommence; enfin, au quatrième coup de sonnette, une servante arrive, et au bout de dix mi-

minutes il parvient à obtenir un tire-botte. Adam est retourné près de Tronquette, qui s'est rendormie sur une chaise. Son amoureux, qui n'a plus que le vêtement nécessaire, lui secoue de nouveau le bras, en lui criant aux oreilles : « Tronquette.... déshabille-toi donc..... Est-ce que tu n'es venue à Paris que pour dormir ?.... Tronquette..... tu ne veux donc pas te coucher ? »

La paysanne ronfle comme un vieil ivrogne ; Adam a beau la tirer, la secouer ; c'est une masse qui ne semble plus devoir se bouger.

« Ça devient considérablement embêtant ! » dit Adam en tournant autour de la grosse fille. « Encore si elle était déshabillée, je la porterais dans le lit... Tronquette.... tu ne veux pas te réveiller ?... Eh bien ! je vais te déshabiller, moi.... »

Aussitôt Adam se met à arracher le fichu, à ôter les épingles, à tirer les manches de la robe. Ce mouvement fait enfin ouvrir

les yeux à Tronquette, qui s'écrie : « Holà !
 » là !.... j'étouffe. — Tu étouffes !.... raison
 » de plus pour te déshabiller..... C'est que
 » je ne sais pas défaire tout cela moi.... —
 » Ah ! j'étouffe.... — Eh bien ! aide - moi
 » donc à te déshabiller. — Je ne peux pas...
 » J'ai mal au cœur.... J'en peux plus.... —
 » Allons , voilà le reste... Maudit cordon !...
 » — Coupe, coupe..... — Oui , coupe !
 » coupe !.... Je ne peux pas trouver de ci-
 » seaux.... Si c'est comme ça qu'on ne man-
 » que de rien ici !

Adam court à la sonnette, puis va à Tronquette. La servante revient en bonnet de nuit, et dit qu'il ne faut pas sonner si fort. Elle va chercher des ciseaux en grognant, et referme la porte, en disant qu'elle espère qu'on la laissera enfin dormir.

Adam a coupé, cassé, arraché tout ce qui gênait la respiration de la grosse fille et au moment où il lui enlève son corset, celle-ci pousse un *ouf* ! capable de faire chavirer un bateau.

« A présent, couchons-nous, » dit le

jeune homme en tâchant de faire lever Tronquette. — « Ah!.... un moment... J'ai » ben soif... Oh! j'ai une soif!... — Pourvu » que je trouve de l'eau ici, car s'il faut at- » tendre après la servante!... »

Adam va ouvrir les armoires, visiter les cheminées; enfin il trouve une carafe dans la première chambre, il revient tout joyeux vers Tronquette, qu'il trouve pleurant comme une biche.

« — Eh bien! qu'as-tu donc?... Pour- » quoi pleures-tu ainsi?... Est-ce que tu » étouffes encore?... — Ah! oui! je suis ben » malade.... Hi hi hi!... J'ai du chagrin.... » J' veux m'en retourner cheux nous!...

« — Voilà une autre bêtise à présent!... » tu veux retourner chez ton père.... qui te » battait... qui me battait.... Y songes-tu?... » — Ah!.... c'est égal... Je n'étais pas mal à » mon aise comme ça cheux nous.... C'est » le bon Dieu qui me punit d'avoir suivi un » garçon.... Hi hi hi!.... J'en ai du repentir » à c't' heure...—C'est-à-dire que tu as une » indigestion.... c'est ta maudite pâte ferme

» qui t'étouffe. — Ah! oui.... il y a ben de
» ça aussi.... Ah! que je suis malade!....
» J' veux m'en aller.... »

Adam commence à trembler pour sa compagne dont les couleurs ont fait place à une pâleur effrayante; il court dans la chambre, prend de l'eau, en offre à Tronquette qui ne répond plus, lui en jette au visage, crie, appelle, cogne au mur, ouvre les fenêtres, et tape du pied, en disant :
« Ah! mon Dieu!... Pauvre Tronquette...
» Maudite galette.... On va dire que je l'ai
» enlevée pour l'étouffer.... Et personne ne
» vient!.... Holà!.... la maison!.... les voi-
» sins !.... »

Adam sort de son appartement; il va sur le carré, et cogne à la première porte qui se présente devant lui.

Une voix de femme répond au bout d'un moment :

« Est-ce que c'est toi, Sigismond ? Com-
» ment! cher amour, deux nuits de suite!
» Dieu! que c'est joli! Je n'y comptais
» pas.... Attends... j'y vais. »

Adam n'a pas répondu ; bientôt la porte s'ouvre, et une dame en chemise, et tenant un bougeoir à la main, paraît devant lui et fait un mouvement comme pour se jeter dans ses bras ; mais en s'apercevant qu'elle se trompe, elle s'arrête, et s'écrie : « Ah ! »
» mon Dieu ! ce n'est pas Sigismond !....
» Ah ! ciel.... et on m'a vu dans ce négligé. »

La dame qui se croit en négligé, quand elle n'a que sa chemise, est une femme d'environ vingt-neuf ans, grande, maigre, privée de hanches et de tout ce qui s'aperçoit en négligé. Ses yeux sont grands et assez beaux, mais ils ont une expression de vivacité qui frise beaucoup l'effronterie ; enfin ses traits, qui ont été bien, sont déjà dépourvus de toute fraîcheur, et c'est par le jeu de sa physionomie que cette dame cherche maintenant à suppléer aux charmes qu'elle n'a plus.

Adam n'a fait attention ni au costume ni aux traits de la personne qui est devant lui ; il ne songe qu'à Tronquette qu'il a

laissée étouffant ; il prend vivement le bras de la dame et l'entraîne vers sa chambre, en disant : « Venez, venez bien vite, je » vous en prie.... J'ai absolument besoin de » quelqu'un.... Être seul.... la nuit... quand » cela vous prend comme ça.... Ah! venez... » dépêchons-nous. »

La grande dame, qui semble avoir l'habitude de se laisser entraîner, suit Adam en le reluquant d'un œil, et en minaudant de l'autre ; de la main que le jeune homme ne tient pas, elle rapproche le haut de sa chemise contre son sein, et fait semblant d'avoir quelque chose à cacher ; puis elle dit à demi-voix, en tâchant d'avoir l'air ému :

« Mon Dieu ! comme vous êtes vif!.... » comme vous m'entraînez!... Mais, monsieur... je ne suis pas habituée à.... ordinairement on me fait la cour avant de.... Vous m'aviez donc entrevue?.... C'est » donc la sympathie....

« — Non, madame ; c'est une indigestion.... »

« — Une indigestion ! » s'écrie la grande femme en faisant un mouvement pour retirer son bras ; mais Adam ne la lâche pas, et elle reprend aussitôt « Ah ! Dieu ! comme il me serre !... Il est fort comme un Turc ! »

On est arrivé devant Tronquette ; la dame fait un mouvement de surprise, et Adam s'écrie : « Vous voyez l'état où elle est... C'est pour avoir mangé de la pâte ferme toute la journée.... J'ai beau sonner, personne ne vient. Si vous ne nous secourez pas, madame, Tronquette va étouffer. »

La grande dame part d'un éclat de rire, en disant : « Étais-je bête !.... moi, qui croyais que j'avais fait une nouvelle conquête !... Je peux dire que je la gobe, par exemple !... »

Adam trouve fort singulier que l'on rie pendant que Tronquette est si mal, et il va demander à cette dame le motif de sa gaieté. Mais avant qu'il ait eu le temps de se mettre en colère, sa voisine s'est approchée de la grosse fille, elle achève de la déshabiller ; puis court chez elle, rapporte une petite fiole,

met quelques gouttes de son contenu dans un verre d'eau, et en fait avaler quelques gorgées à la malade.

L'effet de ce breuvage est prompt : une crise s'opère ; Tronquette est débarrassée d'une partie de ce qui l'étouffait, et sa pâleur devient moins effrayante. Adam commence à respirer, et la voisine l'aide à coucher son amoureuse, en disant :

« C'en était une indigestion, et une fa-
meuse !... J'en ai eu plusieurs dans le cours
de ma vie... J'en ai même eu beaucoup,
mais jamais de cette force-là. Aussi, mes en-
fans, pourquoi vous mettez-vous au régime
de la galette ?... Une fois en passant, à la
bonne heure : mais toute la journée !.. C'est
trop !.. — Que voulez-vous, madame...
Nous sommes à Paris de ce matin seule-
ment... — Et il paraît que vous n'êtes pas sor-
tis de chez les pâtisseries.. — Tronquette, qui
est de la campagne, aime les gâteaux... —
Oh ! je vois bien qu'elle est de la campagne,
il n'y a pas besoin d'ouvrir ses deux yeux
pour ça !... Mais vous n'êtes pas du village,

» vous ? Je demeurais chez mes parens, près
» de Gisors. — Et que faisiez-vous chez vos
» parens ? — Rien, quem'amuser, courir de-
» puis le matin jusqu'au soir. — C'est à peu
» près l'état que je fais à Paris. Vos parens
» sont donc riches ? — Oui, madame. — Ce
» cher ami!... est-il heureux d'avoir des pa-
» rens riches !... Moi, j'ai un oncle brasseur;
» mais il me donne du pied au derrière tou-
» tes les fois qu'il me rencontre... Pour plai-
» santer, s'entend... Il est très-farceur, mon
» oncle. Et qu'êtes-vous venu faire à Paris
» avec cette grosse dondon ? — Son père
» nous empêchait de nous voir..... J'ai enlevé
» Tronquette. — Il l'a enlevée!... Ah ! que
» c'est gentil... Ah ! que j'aime les enlève-
» mens, moi!... Ça me rappelle Édouard,
» Alfred et Dupont!... Ce cher amour ! Em-
» brassez-moi, j'aime les hommes qui enlè-
» vent les femmes... »

Adam se laisse embrasser ; les manières de la voisine, qui paraîtraient singulières à un autre, sont fort de son goût, et lui semblent toutes naturelles.

Après avoir embrassé Adam, la voisine reprend : « Il est tout jeune!... Quel âge avez-vous ? — Dix-neuf ans, madame. — Dix-neuf ans!.... et trois dents de moins; c'est dommage. Mais ça n'empêche pas les sentimens. Mon ami, il s'agit maintenant de faire du thé pour votre Ariane, qui est abandonnée dans son lit. Heureusement j'en ai chez moi, car ici c'est une véritable baraque!... On n'a rien, et on paie fort cher. Je vais en chercher et venir allumer le feu... Pendant que le thé se fera, vous me conterez vos amours et votre enlèvement.

« — Ah ! madame, que vous êtes bonne ! que je vous remercie!... — De rien, mon jeune ami. Est-ce qu'il ne faut pas s'obliger dans ce monde?.... Je n'ai jamais été inhumaine. Madame Phanor est connue pour n'avoir rien à elle... Attendez-moi, mon petit ; je vais chercher du thé. »

La voisine ne tarde pas à revenir ; elle a jeté sur ses épaules un vieux schall en bourre

de soie qui a l'air d'avoir été trois fois reteint. Elle tient un réchaut, elle allume du feu, et pendant que le thé se fait, Adam conte ses aventures, ses amours et tout ce qu'il a fait depuis qu'il est au monde.

Madame Phanor semble prendre beaucoup de plaisir à l'entendre, et tout en l'écoutant, elle s'écrie : « Qu'il est drôle... quel caractère prononcé ! J'aime ça, moi !... Il ne veut »
» faire que ses volontés : je me reconnais là !... »
» Mon petit, vous avez une balafre à la joue. »
» C'est quand je chassais ; mon fusil a crevé »
» dans ma main. — Pauvre amour.... C'est »
» égal , malgré cela et les dents cassées , »
» nous ferons encore des passions, je vous »
» le prédis. Mes enfans, je serai votre guide »
» à Paris, je vous consacrerai tous mes instans de liberté. »

Pendant cette conversation, Tronquette a sommeillé ; et quand elle se réveille c'est pour dire : « Ah ! que je voudrais être cheux »
» nous ! »

Ce n'est pas sans peine que madame Phanor parvient à faire prendre du thé

à la grosse fille, qui trouve cela mauvais. Lorsqu'elle en a bu deux tasses, elle se rendort profondément. La voisine, qui ne paraît pas pressée de rentrer se coucher, dit à Adam :

« Il nous reste beaucoup de thé.... Don-
 » don n'en veut plus; si nous faisons un brin
 » de punch.... Je sens que ça me remettrait...
 » D'avoir été réveillée comme ça, en sursaut,
 » ça m'a glacé l'estomac... Aimez-vous le
 » punch, mon voisin ? — J'en ai, je crois, bu
 » une fois ou deux chez papa... Mais il y a
 » long temps ! — Oh ! chez *papa* !... Est-il
 » drôle quand il dit *chez papa*... Mon ami,
 » je vais vous confectionner un petit punch
 » anodin : ça nous remettra... c'est répara-
 » teur... J'ai justement de l'eau-de-vie chez
 » moi, j'en ai toujours pas précaution. Je
 » vais aller réveiller l'hôtesse pour avoir du
 » sucre, car nous n'en avons plus assez ; elle
 » criera si elle veut ! jem'en lave les talons !...
 » Attendez-moi une minute, et entretenez
 » le feu. »

Adam aurait autant aimé se coucher que

boire du punch, mais il n'a pas osé refuser celle qui vient de lui rendre service.

Madame Phanor revient avec une bouteille et un gros morceau de sucre.

« Je croyais que vous attendiez quelqu'un chez vous ? » lui dit Adam en bâillant.

« — Moi... mais non... Ah ! c'est à cause de Sigismond.... C'est un enfant de cinq ans, qui vient quelquefois me dire bonsoir avant de se coucher. »

Tout en faisant le punch, la voisine conte à son tour ses aventures à Adam. Elle lui dit qu'elle est veuve, que son mari était officier supérieur, que son mariage l'a brouillée avec ses parens, qui ont été ruinés en banqueroutes; que son mari a eu onze duels, parce qu'elle faisait trop de conquêtes; qu'au dernier il a succombé; qu'enfin elle a encore mille écus de rente et l'espoir de gagner un procès pour un bien d'un demi-million.

Adam écoute tout cela de la meilleure foi du monde. Le punch est fait; madame Phanor s'en verse d'abord deux verres pour le goûter. Elle le trouve trop doux, et y remet de

l'eau-de-vie ; elle le trouve trop fort et y remet du sucre.

A force de goûter, madame Phanor a vidé sa théière presque à elle seule. Alors seulement, s'apercevant qu'Adam est à moitié endormi, elle se lève et lui dit : « Mon voisin, » je vais vous laisser, il se fait tard. Mais si » vous m'en croyez, vous serez sage ce soir... » Dondon a été fort malade... elle a besoin » de repos ; vous même vous n'en pouvez » plus ... et on ne doit jamais s'exposer à » faire chou-blanc... Bonne nuit, mes enfans. » A demain..... N'oubliez pas que je suis tout » à vous. »

Madame Phanor s'est retirée, et Adam ne s'en est même pas aperçu. Il s'est endormi dans un fauteuil et y reste jusqu'au lendemain matin.

Une bonne nuit a entièrement rétabli Tronquette ; en se réveillant, le lendemain, elle ne sait plus où elle est. Elle appelle tour à tour son père, son âne et son amant ; enfin elle aperçoit Adam dormant encore dans son fauteuil, et elle se souvient des événemens de la veille.

Tronquette se lève, s'habille, puis elle va réveiller Adam, qui en ouvrant les yeux, est tout étonné de ne s'être point couché. Mais à dix-neuf ans, après avoir fait seize lieues à cheval, on dormirait sur une branche d'arbre.

Adam sonne et demande à déjeuner. Cette fois Tronquette n'ose plus toucher à rien; elle craint de se rendre malade, et prétend que c'est l'air de Paris qui ne lui vaut rien. La grosse fille est encore triste, son indigestion a rembruni ses idées; Adam a beaucoup de peine à la calmer. Il lui parle de madame Phanor et des services qu'elle leur a rendus pendant la nuit.

« Est-ce qu'il ne serait pas poli d'aller la
» remercier? dit Tronquette. — Mais il me
» semble que si, répond Adam. Elle de-
» meure en face... viens, allons lui dire
» bonjour. »

Tronquette prend le bras de son amant; comme s'il s'agissait d'aller se promener, et tous deux sortent de leur logement. La clef est à la porte de la chambre de la voisine;

Adam, qui ne s'amuse jamais aux cérémonies, ne frappe pas, mais tourne vivement la clef, puis entre brusquement avec Tronquette.

Le lit de la voisine se trouve être justement en face de la porte, et, comme les rideaux ne sont pas fermés, les deux jeunes gens se trouvent vis-à-vis d'un monsieur d'une soixantaine d'années qui a déjà passé une jambe sous la couverture.

Le monsieur reste tout saisi, ne sachant s'il doit ôter sa jambe gauche du lit, ou y mettre la droite.

« Qu'est-ce que c'est... Qu'y a-t-il donc ? » crie madame Phanor, dont on aperçoit à peine le bout du nez sortir de dessous la couverture.

« Madame, dit Adam, c'est nous qui » venions vous remercier. — Oui, » dit Tronquette en faisant une révérence au monsieur. « Je venions vous remercier de » ce qu'à c'te nuit... Vous savez... — Mes » chers enfans, je suis en affaire, mille » pardons... Vous reviendrez plus tard....

» ou j'irai chez vous..... Je consulte mon
» avocat... Nous nous reverrons.... Faites-
» moi le plaisir de retirer la clef de la
» porte. »

Adam emmène Tronquette en riant ; celle-ci continue de faire des révérences devant le bois de lit ; le monsieur reste sur une jambe , et madame Phanor remet son nez sous la couverture.

« Quoi que ce vieux faisait donc là ? » dit Tronquette , lorsqu'ils sont chez eux.
« Qu'est-ce que c'est que ça , un *avoicat* ? »
« est-ce que c'est un donneux de remèdes ? »

Adam rit encore , puis dit à la paysanne :
« Tronquette , que les autres fassent ce
» qu'ils voudront , cela ne nous regarde
» pas. Nous sommes à Paris , ne songeons
» qu'à nous amuser. Viens , allons nous
» promener..... Mais aujourd'hui , tu ne
» t'arrêteras pas chez tous les pâtissiers...
» — Oh ! que nenni !... j'en ai assez de gâ-
» teaux , j'en veux pus jamais manger... —
» En nous promenant , nous tâcherons de
» rencontrer mon cousin Edmond ; il doit

• être arrivé. Et si nous étions ensemble ,
• nous ririons davantage. »

Adam prend Tronquette sous le bras, et ils s'aventurent de nouveau dans Paris. Ils parcourent les boulevards, entrent dans les cafés, où Tronquette n'ose plus même manger une flûte. Mais la paysanne reste en admiration devant les magasins de nouveautés; Adam, qui croit que son trésor est inépuisable, achète à la grosse fille des robes, des fichus, un chapeau, des gants; et pour lui, un habit, des gilets et de jolies bottines. Il a fallu changer un billet de mille francs, et dans cette première sortie on dépense près de quatre cents francs, mais Tronquette n'est plus triste; et Adam est enchanté de sa journée.

Les jeunes gens ont pris un fiacre, ils se font rouler avec leurs achats, ils trouvent charmant de se promener en voiture; Adam ne veut pas la quitter, il la fait rester à la porte du traiteur où ils vont dîner; il la fait attendre devant les cafés; enfin, quand ils

reviennent le soir à leur hôtel, Adam a dix heures de voitures à payer.

Ils sont rentrés dans leur logement, surchargés d'emplettes. Ils les étalent sur des chaises, Tronquette essaie le chapeau à follettes, avec lequel elle a l'air d'un cheval de parade, mais elle se trouve superbe, et Adam lui dit : « Tu n'es pas reconnaissable ! »

L'heure du repos est venue; cette fois Tronquette n'est pas malade, et Adam ne se soucie nullement de dormir dans un fauteuil. Il presse sa compagne de se coucher, elle y consent, parce qu'elle croit que le jeune homme agira comme la veille. Elle va se déshabiller derrière les rideaux, et bientôt elle est au lit. Mais au bout d'un moment, Adam arrive dans le *négligé* de madame Phanor, et veut partager la couche de Tronquette; celle-ci crie, et donne des coups de poing à son amoureux. Adam se laisse frapper, et se glisse dans le lit; alors Tronquette en sort, et va s'asseoir dans le fauteuil en jurant qu'elle passera

la nuit là. Adam se relève à son tour, et vient chercher Tronquette ; la grosse fille va se réfugier derrière une table ; Adam court après elle ; enfin les jeunes gens recommencent la scène de Pontoise , si ce n'est qu'ils la jouent cette fois en *négligé*.

Le bruit des meubles que l'on renverse , les cris de Tronquette , les éclats de rire d'Adam , troublent le calme de la nuit. Comme ils ont laissé leur clef à la porte , madame Phanor paraît bientôt au milieu d'eux , dans son costume de la veille , et son bougeoir à la main.

« Eh bien ! qu'y a-t-il donc encore cette nuit , mes enfans ? » dit la voisine en entrant dans la chambre à coucher. « Est-ce que nous avons une seconde indigestion ?... Est-ce que Dondon a encore daubé sur la galette ?... Ah ! mon Dieu ! quel désordre !... Sont-ils drôles , comme ça ! A quoi donc jouez-vous là , mes amis ! Est-ce que vous répétez les *fureurs de l'amour* ? »

» — Madame, c'est Tronquette qui fait
» la bête, et qui ne veut pas se coucher,
» ou qui prétend que je reste sur un fau-
» teuil. — Oui..... pardr... parce que, s'il
» couche avec moi.... J' sais ben ce qu'il
» veut... et c'est pas pour ça que j' sommes
» venue à Paris avec lui !..

» — Comment, mes enfans ! est-ce que
» par hasard vous n'auriez pas encore?....
» Ah ! Dieu ! que c'est drôle.... Ah ! que
» c'est innocent !... Ah ! que j'aime l'inno-
» cence..... Ah ! comme ça me rappelle...
» Non, ça ne me rappelle rien, mais ça me
» fait plaisir.... Allons, mes petits chéru-
» bins ! calmez-vous ; est-ce qu'on doit faire
» tant de bruit pour ça ?... Est-ce qu'il est
» nécessaire de casser des chaises..... c'est
» bon au village, ma grosse ; mais à la ville
» ces choses-là doivent se faire décemment
» et sans réveiller les voisins ! éloignez-
» vous, bel Adonis. Il a une jambe superbe,
» ce polisson-là ! Je vais parler à Dondon,
» je vais lui faire de la morale... Dondon,

» venez avec moi derrière le rideau, chère
» amie. »

Tronquette se laisse prendre la main et conduire au fond de l'alcôve; tandis qu'Adam s'amuse à faire des pirouettes dans la chambre, madame Phanor dit à la paysanne d'un ton doctoral : « Ma chère enfant, » vous êtes dans votre tort...

» — Comment, madame, parce que je ne voulons pas que M. Adam... — Je vous » dis, *Pallas*, que vous êtes dans votre » tort; vous avez suivi ce jeune homme; » vous saviez qu'il vous aimait, il ne vous » l'avait pas caché; or, quand un garçon » enlève une fille, ce n'est pas seulement » pour la bourrer de pâte ferme... — Mais » moi, je n'avons pas cru que... — Silence, » Dondon! je vous dis que vous n'avez pas » raison... Voyez votre amant en tunique » blanche : il est admirable; il a l'air d'un » Romain..... Allons; ma petite! j'aime à » croire que vous ne réveillerez plus les » voisins, ce qui nuirait beaucoup à votre » réputation. »

En disant cela, madame Phanor quitte l'alcôve et revient au milieu de la chambre, où elle dit à Adam :

« J'ai parlé à Dondon, elle ne cassera plus les meubles. Mes enfans, j'ai été bien contrariée ce matin de ne pas être libre pour vous accompagner dans votre promenade ; mais quand vous êtes venus j'avais tant d'affaires..... j'étais avec un homme de loi, M. Sigismond...

» — M. Sigismond ! Vous m'aviez dit que c'était un enfant de cinq ans, dit Adam.

» — Tu te trompes, mon cœur, je n'ai pas pu te dire cela.... tu l'as rêvé. Mes amis, demain je suis libre, et je vous consacre ma journée. Nous dînerons ensemble ; je connais les bons traiteurs ; ensuite nous irons au spectacle, nous louerons une loge.... nous ferons des folies ! nous prendrons des glaces..... Oh ! j'aime les glaces..... je me ferais fesser pour une glace ! Et Dondon, en a-t-elle pris déjà... »

Comme madame Phanor finissait sa ques-

tion, un individu de cinq pieds sept pouces, ayant un caleçon en sus de sa chemise et un foulard jaune sur la tête, entre dans l'appartement en fronçant ses sourcils noirs et touffus ; ce qui , joint à ses favoris dont les pointes vont se perdre dans les coins de sa bouche , lui donne quelque ressemblance avec un ours.

Le monsieur arrive en se dandinant ; il regarde tous les personnages qui sont dans la chambre , puis il dit à la voisine en traînant sur ses syllabes :

« Qu'est-ce-que ce-la si-gue-ni-fie , de ne
» point re-ve-nir au ber-caïl ? Est-ce que
» nous moi-sisse-sons chez les voisins ? »

Madame Phanor court prendre le bras du monsieur, en disant : « Me voilà , Sigis-
» mond ; me voilà , cher ami. Ces enfans
» avaient une contestation , une querelle
» conjugale , il faut bien être sensible aux
» chagrins domestiques de l'humanité.

» — Tu ne l'es que de tropse sen-si-be-
» le !..... Al-lons..... ren-trons , lé-ger-te
» cré-a-ture , et plus d'écha-pe-mens , ou

» j'aban-donne Cu-pi-don pour un ci-
» garre. »

La voisine ne réplique pas , elle prend son bougeoir et s'éloigne avec le grand monsieur, qui ne se donne pas la peine de saluer la société.

« C'est singulier ! dit Adam ; cette dame
» appelle toutes ses connaissances Sigis-
» mond.... Cependant ce monsieur-là ne
» ressemble pas du tout à celui que nous
» avons vu ce matin. »

Mais Adam a bientôt oublié madame Phanor et son monsieur ; Tronquette s'est recouchée sans rien dire ; son amant va la trouver, et, cette fois, la paysanne ne le bat plus et n'ameute plus les voisins. Est-ce la morale de madame Phanor qui a fait son effet ? est-ce la fatigue, est-ce l'amour qui rendent Tronquette moins cruelle ?

C'est qu'à tout il y a une fin, et que, dans un cas semblable, telle personne, après avoir fait grand bruit, sera ensuite douce comme un agneau. Quand on veut bien

finir par céder, pourquoi ne pas le faire tout de suite?... La vie est si courte ! les momens heureux si rares ! et le bonheur qu'on se promet nous manque si souvent de parole !

CHAPITRE VI.

Edmond et Agathe.

Nous avons laissé Edmond à cheval avec mademoiselle Agathe, qui, ayant très-peur de tomber, étouffait son amant, à force de l'étreindre dans ses bras. Le cheval avait enfin consenti à quitter Gisors ; c'était une grande victoire que le cavalier venait de remporter ; aussi Edmond, tout joyeux d'être en route et de tenir sa maîtresse en croupe, s'écriait dans les momens où son amie le serrait un peu moins fort : « Ma » chère Agathe !... Quel bonheur !... Nous » voilà nos maîtres.... Vous êtes à moi.... » Que je suis content !.... Tenez-moi un » peu plus bas, s'il vous plaît.... — Ah !

» c'est que j'ai si peur de tomber... Je n'a-
» vais jamais été sur un cheval... Prenez
» bien garde.... Il me semble qu'il s'em-
» porte... — Oh ! il n'y a pas de danger.
» — Vous connaissez le chemin pour aller
» à Paris ? — Oui. C'est-à-dire.... mon cou-
» sin le connaît. Mais nous allons le rejoin-
» dre... je lui ai donné rendez-vous près
» d'ici. — Comment ! nous irons à Paris
» avec votre cousin ?... mais il me semble
» que nous aurions bien pu y aller seuls...
» — Je vais vous dire : c'est que mon cou-
» sin enlève aussi sa maîtresse ce soir.... —
» Vous allez donc me faire voyager avec
» une autre femme ? Et comment est-elle
» sa maîtresse ? est-ce une élégante ? est-elle
» jolie ?... — C'est tout bonnement une
» paysanne... la fille d'un meunier. Mon
» cousin a de singuliers goûts. — Une pay-
» sanne... à la bonne heure, j'aime mieux
» cela ; je ne peux pas souffrir me trouver
» en compagnie avec une petite maîtresse...
» Oh !... comme ça secoue , un cheval....
» Et puis je suis jalouse , M. Edmond ; je

» vous en préviens... — Ah ! ma chère
» Agathe , est-ce que je pourrai jamais
» aimer d'autres femmes que vous ?... est-ce
» que... ? Tenez-moi par mon habit... vous
» n'aurez pas besoin de tant me serrer. —
» Ah ! qu'on est mal là-dessus ! »

Les voyageurs sont arrivés au lieu du rendez-vous, et ils n'y trouvent plus Adam et Tronquette, parce que ceux-ci s'étaient enfuis au grand galop en croyant entendre venir Bernard.

« Ils n'y sont pas ! dit Edmond. — Nous
» nous passerons bien de votre cousin et de
» sa paysanne ! reprend Agathe. — C'est
» que je ne sais pas trop par où il faut
» prendre. — Allons toujours, nous deman-
» derons. »

Edmond remet son cheval au trot. On suit un chemin, puis un autre ; et comme au milieu de la nuit on ne rencontre pas souvent des gens à qui on puisse demander sa route, on voyage au hasard sans savoir où l'on est ; mais au point du jour le coursier semble enflammé d'une ardeur nou-

velle, il prend de lui-même le galop, ce qui enchante Edmond et fait frémir Agathe.

« Il va comme le vent, dit le jeune
» homme; le maquignon m'avait bien as-
» suré que j'en serais content. — Il va trop
» fort, dit Agathe. Je crois toujours que
» nous allons grimper dans la lune! —
» Tant mieux... nous approchons... nous
» approchons. »

En effet les jeunes gens approchaient, mais c'était de Gisors : le cheval revenait à son écurie... et les premiers rayons du jour firent voir aux deux amans les toits de la petite ville qu'ils venaient de quitter.

« Ah! mon Dieu!... nous sommes revenus
» à Gisors! s'écrie Agathe. — Se pourrait-
» il?... En effet... j'aperçois la maison du
» maquignon! Ah! maudit cheval! — Ar-
» rêtez-le donc... — Mais il ne veut plus
» s'arrêter... il va malgré moi. — Mon Dieu!
» est-il possible?... Vous voulez donc me
» ramener chez ma tante... — Mais non,
» je ne le veux pas... »

Cependant le cheval va toujours, il ne s'arrête que devant la porte de son écurie qui est encore fermée. Nos voyageurs profitent de ce moment de repos pour sauter à terre.

« Laissons là ce méchant cheval, dit Edmond; gagnons à pied la première ville, nous y trouverons quelque voiture qui nous menera à Paris. — Ah! je le veux bien.... Allons à Trie-la-ville; je connais le chemin : et il y a de petites voitures qui vont à Paris.... C'est cela... partons vite. »

Edmond a pris le carton, le paquet et le bras d'Agathe, qui ne marche pas facilement, parce que le cheval l'a blessée quelque part; mais l'amour donne du courage, et près de ce qu'on aime, on ne sent pas ses souffrances, c'est-à-dire, on les sent toujours; mais on s'en occupe moins.

Il n'y a qu'un quart d'heure que les jeunes gens marchent dans la campagne, et déjà Agathe ralentit le pas, et elle pousse souvent des gémissemens.

« Qu'avez-vous ? » lui demande tendrement Edmond. — « J'ai... j'ai que je suis blessée ? Votre maudit cheval me secouait tant.... Ah ! vous auriez bien dû ne pas m'enlever à cheval !.... — Où donc êtes-vous blessée ? — C'est.... dans.... c'est dans un endroit.... Vous devez bien deviner où. »

Agathe baisse les yeux ; Edmond devient rouge jusqu'aux oreilles, et il se garde bien de demander à voir la blessure, ce qu'aurait probablement fait Adam.

On marche encore ; cependant Agathe est si lasse, qu'on se décide à chercher un endroit pour se reposer. On est près de la lisière d'un petit bois, et on juge prudent d'y entrer afin de ne pas être aperçu, si par hasard on courait après eux de ce côté.

Le bois est touffu, le gazon épais. Agathe s'est laissé aller sur l'herbe en faisant encore la grimace. Edmond s'est assis près de celle qu'il aime, et il est toujours rouge jusqu'aux oreilles, parce que la solitude du bois, le silence, l'ombrage, les beaux

yeux noirs d'Agathe, tout cela lui donne de terribles palpitations. Il a grande envie de jouir enfin de ce bonheur auquel il aspire depuis si long-temps, celui de serrer sa maîtresse dans ses bras. Pour cela il commence par en passer un derrière Agathe puis il avance l'autre, il la tient contre son cœur.... Il ne voulait que cela d'abord; mais quand on tient une jolie femme dans ses bras, il est assez naturel de désirer encore autre chose. Agathe se défendait mal, ou plutôt ne se défendait pas. Elle se contentait de balbutier : « Vous m'épouserez, ... n'est-ce pas ?.... — Toute la journée, répondait Edmond.

Il y a plus d'une heure qu'on est entré dans le bois, et elle n'a semblé être que de cinq minutes aux jeunes gens. Cette heure-là était peut-être la plus belle de leur vie; mais, après l'amour ce sentiment qui nous transporte au troisième ciel, était arrivée la faim, qui nous rappelle que nous habitons sur la terre. Après avoir été l'égal des dieux, il est cruel d'être soumis aux mêmes be-

soins qu'un goujat ; mais c'est comme cela, et il faut bien prendre son parti.

Les deux jeunes gens s'avouent mutuellement qu'ils meurent de faim. Il faut se remettre en route. Edmond se lève, tout joyeux, tout fier, tout transporté de son bonheur. Agathe le regarde langoureusement, de cette manière charmante dont les femmes savent nous regarder, quand elles le veulent ; elle tend ses mains à son amant, pour qu'il l'aide à se lever. Edmond l'enlève... Agathe fait une grimace et pousse un cri perçant.

C'était la maudite écorchure que l'on avait oubliée dans le feu de la conversation précédente. Ce qui se conçoit fort bien, car tant qu'une blessure est échauffée, elle ne fait pas de mal. Cette fois, Edmond se permet de la regarder sans demander de permission. Une heure dans le bois avait déjà chassé la timidité du jeune homme.

« Pauvre Agathe ! dit Edmond, que tu
» dois souffrir !... Mais ce ne sera rien... On
» met là-dessus de la farine, et cela se gué-
» rit très-vite. »

Les amans se remettent en route ; ils n'ont pas la patience d'attendre qu'ils aient atteint Trie-la-Ville pour déjeûner. Ils entrent chez un paysan , se font servir des œufs , du lait , du beurre , des fruits , et dévorent tout cela. Puis ils gagnent enfin la ville , et montent dans une voiture qui part pour Paris.

La voiture s'arrête plusieurs fois sur la route. A chaque station , Edmond descend avec Agathe ; il demande de la farine , et passe avec sa douce amie dans un petit cabinet. Les jeunes gens y restent toujours fort long-temps , et le cocher est obligé de les appeler pour les prévenir qu'on va partir , et ils reviennent rouges et chiffonnés ; et , en arrivant à Paris , la blessure n'est point du tout cicatrisée , malgré toute la farine qu'on a employée en chemin , et vous devinez bien pourquoi.

Les deux amans sont à Paris. Edmond donne à un commissionnaire le paquet et le carton , et se fait conduire dans un bel hôtel , où il demande un beau logement ,

et tout ce qu'il y a de meilleur. Edmond a environ seize cents francs, et quoiqu'il sache mieux compter que son cousin, ce trésor lui semble aussi devoir être inépuisable, parce que, comme son cousin, il n'a que dix-neuf ans.

On traite les deux jeunes gens comme des princes ; car Edmond a une figure et des manières trop distinguées pour qu'on le prenne pour un vagabond. Quant à Agathe, elle a presque la tournure d'une dame de Paris.

Les jeunes gens ont bien soupé, puis ils se sont couchés dans un lit bien moelleux, entouré de beaux rideaux de soie, ils ne cassent point de meubles, et n'attirent pas les voisins par leurs cris, car Agathe sait se conduire plus décemment que Tronquette, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait plus de vertu ; mais dans le monde, respectez les convenances ; du reste, faites tout ce que vous voudrez !

Le lendemain, Edmond et Agathe vont se promener dans Paris. On ne les regarde pas

en riant, on ne les suit point, parce qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans leur mise, ni dans leur tournure. Agathe ne se donne point une indigestion de pâte ferme ; mais elle prend six glaces et trois sorbets avec son aman ce qui est infiniment meilleur ton.

Agathe s'arrête aussi devant les boutiques, et Edmond est trop galant pour la laisser admirer à la porte. Comment ne pas satisfaire tous les désirs d'une femme qu'on adore, et qui elle-même ne nous refuse rien ? Edmond achète à sa maîtresse, chapeaux, châles, robes, fichus, boucles d'oreille, et il la mène en cabriolet, la fait dîner chez les meilleurs traiteurs. Le soir, il la conduit au spectacle, il la bourre encore d'oranges, de glaces et de bonbons ; aussi Agathe est charmante avec son amant ; ses yeux expriment toujours le plus ardent amour, et la blessure causée par le cheval n'est pas encore guérie.

Il y a trois semaines que l'on mène cette joyeuse vie. Tous les matins et tous les soirs,

» Agathe répète à son ami : « Tu m'épou-
» seras, n'est-ce pas ? » et celui-ci le lui
promet encore. Mais en fouillant un matin
à sa caisse, Edmond s'aperçoit qu'il ne lui
reste plus que cinquante écus. Il demeure
stupéfait, il avait jusqu'alors pris sans
compter, il croyait pouvoir y puiser tou-
jours. Pour la première fois, Edmond pense
à l'avenir... il sent qu'il n'y a pas moyen de
continuer le même genre de vie.

Agathe vient dans ce moment chercher
son amant, pour aller promener au bois de
Boulogne en cabriolet. Mais Edmond lui
montre l'état de sa caisse, en lui disant :
« Nous n'avons presque plus d'argent....
» il faut nous promener à pied... »

Agathe pâlit ; la gaieté qui animait sa fi-
gure fait place à une expression soucieuse.
On sort, mais on ne rit plus comme la
veille ; par suite, on n'est plus aussi tendre
que la veille, et toujours par suite, au bout
de deux jours, la blessure d'Agathe est en-
tièrement guérie.

La jeune fille, qui ne renoncerait qu'avec

peine à la vie agréable qu'elle menait, dit un matin à son amant : « Si tu n'as plus » d'argent, il me semble qu'il faut écrire à » ton père pour lui en demander. Puisqu'il » est riche, il ne laissera pas son fils dans » l'embarras. »

Edmond se frappe le front en s'écriant : « Ah ! mon Dieu ! tu me fais penser à cette » lettre que je devais mettre à la première » poste sur la route... La voilà... elle est » restée dans ma poche... je l'avais oubliée... » car tu me fais tout oublier.

» — Mon ami, je ne t'ai jamais conseillé » d'oublier tes parens ; mets vite ta lettre » à la poste... Y demandes-tu de l'argent ?

» — Non... je demande seulement mon » pardon... pour la faute que j'ai commise... » pour ma désobéissance à leur volonté...

» — Mon ami, c'est de l'argent qu'il faut » demander ; c'est bien plus pressé. Rouvre » ta lettre, et peins à tes parens l'embarras » ou tu te trouves. Quand on a de la for- » tune, il faudrait être bien barbare pour » laisser son fils sans un sou. »

Edmond se décide à rouvrir sa lettre, et y ajoute un petit post-scriptum dans lequel il avoue qu'il n'a presque plus d'argent. Puis il va mettre sa missive à la poste. Mais son cœur est oppressé : il ne compte pas sur une réponse favorable ; il commence à concevoir que ses parens pourront fort bien ne point lui pardonner d'avoir enlevé la nièce de madame Benoît, et cette idée l'empêche de se livrer à l'espérance.

En attendant la réponse tant désirée, Edmond et Agathe sont allés se promener sur les boulevards. Le jeune homme est rêveur ; la jeune fille , qui ne tient plus ses yeux baissés comme chez sa tante, dit tout-à-coup à Edmond :

« Mon ami, regarde donc cette femme
» qui arrive en face de nous... qui donne
» le bras à un jeune homme... Ah ! quelle
» tournure!... il y a de quoi mourir de
» rire ! »

Edmond lève les yeux, et s'arrête en reconnaissant son cousin , qui est devant lui.

Adam s'avavançait fièrement avec deux

dames sous les bras. A sa droite, il tenait madame Phanor, qui avait une robe sale, un chapeau neuf et des bas troués, et se penchait avec abandon sur son cavalier, en regardant jusque dans le blanc des yeux chaque homme qui passait. A sa gauche, Adam avait Tronquette. C'était elle qu'Agathe avait désignée à Edmond, parce que la fille du meunier, ayant voulu prendre les modes de la ville, les portait d'une façon si comique qu'il n'y avait pas moyen de passer près d'elle sans la remarquer. Ce qui attirait particulièrement les regards était une toque de crêpe bleu, posée presque sur ses yeux, et dont les plumes placées sur une oreille caressaient l'épaule gauche de la grosse fille, qui, à chaque minute, regardait si ses plumes ne s'étaient pas envolées, ce qui commençait à beaucoup impatienter Adam.

« C'est mon cousin, dit Edmond en s'arrêtant. — Ton cousin..... ce grand jeune homme-là... Il n'est pas trop élégant... Et ces deux femmes qui sont avec lui... où a-t-il pris ça ?... »

Adam a reconnu Edmond, il quitte aussitôt ses deux femmes, et vient embrasser son cousin, en s'écriant :

« Te voilà... Ah ! que je suis content
» de te rencontrer !... J'avais beau te cher-
» cher dans cette ville... c'est si grand !...
» Est-ce ta bonne amie, ça ?... elle n'est pas
» trop mal. »

Agathe devient rouge de colère ; Edmond ne répond pas, mais Adam continue :
« Voilà Tronquette... Tu sais, ma passion ;
» la fille de Bertrand... J'espère que je l'ai
» joliment habillée... Mais je ne lui donne-
» rai plus de plumes, elle m'ennuie avec
» ses plumes ; elle a toujours peur qu'elles
» ne s'envolent. L'autre dame, c'est une
» voisine, madame Phanor. Ah ! une dame
» bien aimable... bien gaie !... elle ne nous
» quitte plus. Elle a la complaisance de
» venir avec nous dans les spectacles, chez
» les traiteurs... Ah ! mon Dieu, nous dîne-
» rions quatre fois par jour, qu'elle dînerait
» quatre fois pour nous faire plaisir ; c'est
» une femme bien complaisante. Ah ! à pro-

» pos... as-tu de l'argent à me prêter!...
» Figure-toi que je n'ai plus le sou... Moi,
» qui croyais avoir de l'argent pour un
» siècle ! C'est étonnant comme tout a filé.
» Mais j'ai écrit à papa ce matin... C'est-
» à-dire, je lui ai fait écrire par madame
» Phanor... parce que, moi, je n'aime pas
» écrire, j'ai signé seulement ; je demande
» de l'argent au papa, et je suis bien sûr
» qu'il va m'en envoyer. »

Edmond va répondre, quoique Agathe le tire par le bras pour l'emmener, lorsque madame Phanor s'avance en disant : « Eh bien !
» M. Adam, vous nous lâchez là comme deux
» paquets, moi et madame votre épouse...
» Ça ne se fait pas, cher ami. Songez que les
» dames sont toujours exposées dans Paris,
» surtout quand elle n'ont pas l'air de voleuses.

» — Je cause avec mon cousin, ma voisine. Le voilà... vous savez bien, Edmond, dont je vous ai parlé?... — Ah ! c'est monsieur votre cousin... Enchantée de faire sa connaissance, ainsi que celle de madame

» son épouse. Écoutez, mes enfans : puisque
» vous avez à vous parler d'affaires, entrons
» quelque part : car, à Paris, quand cinq per-
» sonnes s'arrêtent pour causer, on croit
» qu'elles vont faire des tours de force... En-
» trons dans un café...; nous prendrons quel-
» que chose... Ce n'est pas que j'aie besoin
» de rien...; mais Dondon... je veux dire ma-
» dame Adam, m'a dit quelle se sentait une
» défaillance d'estomac : c'est son dîner qui
» passe mal. Je crois qu'un petit verre de
» kirch la soulagera. »

Edmond n'est pas fâché de causer avec Adam, et quoique Agathe le tire toujours pour l'entraîner et fasse une moue horrible, il suit son cousin dans un café qui fait le coin du boulevard.

Madame Phanor et Tronquette sont déjà attablées. Edmond dit tout bas à Agathe :
» Va t'asseoir un moment près de ces dames...
» pendant que je vais causer avec Adam...
» — Ces dames !... elles sont jolies, ces da-
» mes... L'une a l'air d'une caricature, et
» l'autre... je n'ose pas dire de quoi !... — Je

» ne serai pas long-temps... Va, je t'en prie...

» — Ah Dieu! je voudrais être je ne sais où!..

Cependant mademoiselle Agathe est obligée de céder, et de se placer à la table où madame Phanor se dispute déjà avec le garçon, tandis que Tronquette cherche ses plumes avec sa main gauche. Edmond arrête Adam, qui allait s'asseoir, et l'entraîne sur le boulevard.

» « Tu as raison, dit Adam. Promenons-nous
» un peu. Je ne suis pas fâché d'être un mo-
» ment débarrassé de mes deux femelles.
» C'est fatigant d'avoir toujours deux femmes
» sous les bras.... Depuis que je suis à Paris
» je n'ai pas encore été seul un instant....
» C'est étourdissant. Dis donc, Edmond,
» sais-tu qu'il y a de bien jolies femmes à
» Paris..... C'est qu'il y en a de toutes les
» façons!... J'avoue que si je n'avais pas
» toujours Tronquette pendue à mon bras,
» j'aurais voulu faire connaissance avec ces
» jolies Parisiennes.... Et toi?

» — Ce n'est pas à cela que je pense!...

» — Oh! toi, tu es passionné!.. Tu ne son-

» ges qu'à ton Agathe. Moi, je ne sais pas
» pourquoi il me semble que Tronquette
» n'est plus aussi jolie ici qu'au village. Cette
» toque.... ces plumes.... ça la gêne.... Elle
» était bien mieux en bonnet plissé... Mais
» elle a voulu de tout cela.... Je ne sais rien
» refuser... Et ton Agathe, l'as-tu épousée?..
» car tu m'as dit qu'elle voulait absolument
» se marier, celle-là. — Je n'ai pas encore
» pu songer à cela... Autre chose m'occupe
» maintenant... Tu n'as plus d'argent, m'as-tu
» dit? — Encore deux ou trois pièces d'or;
» mais ce n'est pas pour ma dent creuse!..
» Ça roule si vite... Peux-tu m'en prêter? —
» Je suis comme toi; je n'ai presque plus
» d'argent, et je t'avoue que c'est cela qui
» m'inquiète. — Moi, ça ne m'inquiète pas
» du tout.... je suis bien sûr que le papa
» va m'en envoyer... Je suis même étonné que
» l'ami Tourterelle ne soit pas déjà venu sa-
» voir si je ne manquais de rien. — Je ne
» suis pas tranquille. Mes parens n'approu-
» vaient pas mon amour pour Agathe... Ma
» conduite les aura irrités... Il n'est pas cer-

» tain qu'ils m'envoient de l'argent. — Alors
» je t'en donnerai, moi — Oh! tu es bien
» bon,... mais... — Mais quoi? N'est-il pas
» naturel de s'obliger?... Si tu avais plus
» d'argent que moi, ne m'en donnerais-tu
» pas? — Si... mais... — Oh! que tu m'en-
» nuies avec tes mais.... — Je ne voudrais
» pas toujours vivre à tes dépens. — Qu'est-ce
» que ça veut dire, mes dépens?.... Je ne
» connais pas ces phrases-là. Je pense que,
» entre amis, ce qui est à l'un est l'autre. —
» Sans doute. Cependant, si mon père ne me
» pardonnait pas... Je ferais en sorte de me
» procurer, par moi-même, des moyens
» d'existence... J'ai quelques talents.... je les
» utiliserais... Je travaillerais. — Tu travail-
» lerais... Bien sensible!... Moi, je ne tra-
» vaillerais pas. D'ailleurs, ça me serait
» difficile : je ne sais rien faire. Je veux
» m'amuser; je suis venu à Paris pour
» cela. — Mais si, par hasard, on ne t'en-
» voyait pas d'argent?... — Je te dis qu'on
» m'en enverra. — Supposons qu'on ne
» t'en veuille plus envoyer... Que fe-

» rais-tu ? — Ce que je ferais.... Ma foi....
» je... ne ferais rien... Que diable veux-tu
» que je fasse ?... — On ne gagne pas sa
» vie à ne rien faire..... Ah ! mon pauvre
» Adam!... puisses-tu ne jamais regretter
» d'avoir si mal employé ta jeunesse ! —
» Ah ça ! dis donc : est-ce que tu vas me
» faire de la morale, toi ? Ça serait drôle !..
» Monsieur qui a mangé son argent aussi
» vite que moi, et qui voudrait me donner
» des leçons... Puisque mon père ne m'a
» rien fait apprendre, c'est que probable-
» ment il veut que je ne fasse rien : je
» remplirai ses intentions. Au reste, comme
» il doit savoir qu'un garçon de dix-neuf
» ans ne se nourrit pas comme une linotte,
» il m'enverra de l'argent tant qu'il en
» aura et que je n'en aurai pas... C'est
» dans la nature. Et toi, mon cher cou-
» sin, tu me feras grâce de tes leçons,
» parce que je ne les ai jamais aimées. —
» Ce ne sont point des leçons, ce sont des
» réflexions... — Je ne veux pas de ré-
» flexions... Je veux m'amuser : je suis

» venu à Paris pour ça. Allons rejoindre ces
» dames. »

Edmond suit son cousin ; et tous deux retournent au café. En attendant ces messieurs , madame Phanor s'était placée entre Tronquette et Agathe ; elle avait fait apporter du punch ; elle s'en versait à chaque instant , tout en lançant des œillades dans le café , pour voir si on la remarquait. Puis elle arrangeait la toque de Tronquette , et lui caressait le menton , en parlant très-haut : « Je veux , chère amie , que vous ayez avant peu la meilleure tournure de Paris... Je vous dresserai sur moi... Levez la tête , chère amour... C'est ça... Mes enfans , je vous demande pardon si je n'ai pas mis mes diamans aujourd'hui pour vous accompagner , mais je ne m'attendais pas à sortir ce soir ; quand Dondon est venue me chercher , j'ai jeté à la hâte un ternaux sur mes épaules... le premier venu.... J'ai dit : Il ne faut pas faire attendre mes enfans. Dondon , ta plume tombe trop par derrière..... Ta mar-

» chande de modes t'a fichu ça comme on
» plante un soleil. Tu as l'air de *Mimi-*
» *Pichette*, la reine des chiens!... Je te
» donnerai ma modiste... Vous ne buvez
» pas, mes petites chattes.... On s'ennuie
» de ce que les époux ne reviennent point.
» Ah!... je conçois ça. C'est si naturel!...
» Et vos époux sont tous deux bien intéres-
» sans..... C'est comme mon Phanor, que
» je regrette tous les jours.... Ah Dieu!...
» garçon, votre punch est trop léger : mon
» ami, remettez-nous donc un peu d'eau-
» de-vie là dedans.... Que ça flambe!.....
» J'aime quand ça flambe, moi... — Mais,
» madame, il y en a la moitié de bu. —
» C'est bien, garçon ; pas d'impertinence :
» on vous en paiera trois bols, si c'est
» nécessaire... Faites ce que je vous dis.
» Mes enfans, à Paris il faut savoir se faire
» servir, sans quoi on est la dupe de toutes
» ces canailles-là!... Tu ne dis rien, Don-
» don ; est-ce que tu étouffes encore, mon
» cœur?... Pauvre mère! depuis qu'elle est à
» Paris, elle ne fait que ça!... C'est grâce à

» une indigestion que je l'ai connue... Dieu !
» quelle nuit nous avons passée !... Nous
» a-t-elle donné du mal cette grosse fille-là !
» Son époux perdait la tête... C'est tout simple ! Ils arrivaient à Paris... Ils ne connaissaient personne. Mais madame ne dit rien ?... Rassurez-vous, madame : *le bien-aimé reviendra*. Et quand même !...
» Vous êtes avec une femme qui saura vous faire respecter, et à qui les hommes ne font pas peur. »

C'était à Agathe que madame Phanor s'adressait alors. Mais Agathe ne répond pas, elle se contente de regarder encore vers la porte d'entrée. Enfin Edmond et Adam reviennent ; madame Phanor s'écrie : « Arrivez donc, messieurs ; vos épouses n'ont pas cessé de soupirer après vous... Ah ! monstres que vous êtes !... vous savez bien que vous êtes aimés ! »

Edmond s'est placé près d'Agathe, qui lui dit tout bas ; « Allons-nous-en, je t'en prie... Cette grande femme nous fait regarder par tout le monde.

» — Un moment, répond Edmond, ce
» serait malhonnête si je partais si vite.....
» D'ailleurs, tu as pris quelque chose, et je
» veux payer. »

En voyant Adam, Tronquette s'écrie :
« C'est ben heureux!.. J'ons cru que vous
» m'aviez plantée là pour toute la saison...

» — Tronquette, » dit Adam en se pla-
çant à la table, « est-ce que tu crois que je
» ne dois pas faire un pas sans toi à Paris ?
» — Oui, que je le crois : vous m'avez
» enlevée de cheux nous ; c'est pour que je
» sois avec vous, peut-être ? — Est-ce que
» tu n'y es pas assez ?... — J' veux pas
» qu'on me laisse là comme ça.... J' veux
» pas qu'on me quitte du tout... — Tu ne
» veux pas ? tu ne veux pas ?... Apprends
» que je n'ai jamais su faire que mes volon-
» tés... — Ah oui ! mais à c't' heure, c'est
» les miennes qu'il faut faire!...

» — Mes enfans, mes bons amis, » dit
madame Phanor en criant plus fort que
tout le monde, « point de querelles dans
» le ménage... Je déteste les querelles!....

» Dondon n'a pas raison... son cher époux
» n'a pas tout-à-fait tort... Nous allons ex-
» pliquer cela en prenant quelque chose...

» — Je ne prends plus rien, dit Edmond.

» — Ni moi, dit Agathe. » Mais Adam est
de l'avis de madame Phanor; Edmond,
qui veut payer, n'ose pas s'en aller, quoi-
que Agathe le tire toujours en dessous.
Un nouveau bol de punch est apporté;
Tronquette, qui n'a pas de rancune, va
recommencer à trinquer avec son amant,
lorsqu'en levant les yeux, elle aperçoit un
homme en redingote, en guêtres, et pou-
dré à blanc, qui vient d'entrer dans le café
avec un autre individu qu'il pousse devant
lui; aussitôt son verre lui échappe des
mains, et elle se jette plus morte que vive
derrière madame Phanor en s'écriant :
« Ah !... v'là papa ! .. »

CHAPITRE VII.

Quelques pas en arrière.

EN apprenant que son fils avait enlevé la nièce de madame Benoît, monsieur Rémonville avait d'abord éprouvé beaucoup de chagrin ; il avait fait part à sa femme de cet événement, et la bonne mère lui avait répondu : « Mon ami, vous voyez » bien que ces jeunes gens s'adorent..... ne » nous opposons plus à leur amour, par- » tons vite pour Paris , allons les rejoindre » et marions-les. »

Mais devenu plus calme, le père d'Edmond dit à sa femme : « Ma chère amie, » je vois fort bien que ces jeunes gens s'ai- » ment maintenant ; mais rien ne me prouve » que cela durera long-temps. Voilà Ed-

» mond possesseur de son Agathe, je me
» garderai bien de courir après eux sur-le-
» champ et de vouloir les séparer. Non ,
» dans quelque temps cela sera beaucoup
» plus facile , et qui sait si d'eux-mêmes....
» — Ah, mon ami, vous ne croyez donc
» pas au véritable amour? — Pardonnez-
» moi, mais un enlèvement!... un coup de
» tête, ne me persuadent pas qu'on aime
» véritablement... On peut aimer beaucoup
» et ne pas faire de sottises. Au reste, si ces
» jeunes gens résistent à l'épreuve de la
» possession, si cette Agathe se conduit
» bien... si elle aime encore notre fils lors-
» qu'il n'aura plus d'argent, ce qui ne tar-
» dera pas, alors..... nous verrons.... il ne
» faut jamais se presser pour sanctionner
» des folies. En attendant, rassurez-vous
» j'ai des amis à Paris, je saurai quelle est
» la conduite et la position de notre fils.
» Mais il ne nous a pas encore écrit.... C'est
» très-mal. — Mon ami, il n'a que dix-
» neuf ans!.. — C'est pour cela, madame, il
» ne devrait pas déjà savoir oublier sa mère.

Chez M. Adrien on pense tout différemment.

« Il est à Paris, dit le père d'Adam; après tout... il ne fait que suivre mes intentions... Je voulais qu'il allât à Paris.

» — Mais la fille de ce meunier qu'il a enlevée ? dit l'ami Tourterelle.

» — Eh ! mon Dieu !... voilà bien du bruit pour une paysanne !... qui a peut-être suivi Adam malgré lui... — Mais ce père qui veut l'assommer... — Bon ! bon... nous lui donnerons quelques écus... Nous arrangerons tout cela !... Ces villageois crient bien fort, mais ils aiment l'argent... D'ailleurs Adam a trop d'esprit pour garder long-temps cette fille avec lui. Je la doterai, je la marierai. Si ma maudite goutte ne me faisait pas autant souffrir, je partirais sur-le-champ pour Paris, afin de faire entendre à mon fils que, s'il est permis de cajoler une fille des champs, lorsqu'on habite la campagne, à Paris, un jeune homme comme lui doit porter ses regards beaucoup plus.

» haut. — Cette villageoise doit être toute
» simple, toute naturelle... et puisque votre
» fils est l'enfant de la nature je ne vois rien
» d'étonnant à ce qu'il aime une fille des
» champs... — C'est égal, nous la lui ferons
» quitter, parce que le fils de M. Adrien
» Rémonville doit trouver mieux que cela.
» Dès demain, malgré ma goutte, je vais
» à Paris; vous m'accompagnerez, n'est-ce
» pas, mon cher Tourterelle? — Et ma-
» dame votre épouse, qui est-ce qui lui
» donnera le bras pendant mon... pendant
» notre absence? — Elle se promenera seule,
» ou elle restera chez elle; il me semble,
» mon ami, que dans ce moment mon fils
» doit seul nous occuper. »

Tourterelle a fait un signe d'acquiescement; le voyage est arrêté pour le lendemain. Mais le lendemain M. Adrien a une attaque de goutte plus violente, qui le cloue sur son lit, et l'ami Tourterelle se donne une entorse en voulant sauter un petit fossé pour arriver plus vite près de Céleste, à laquelle il venait faire ses adieux.

M. Adrien est désolé. Il veut cependant avoir des nouvelles de son fils, il veut surtout lui conseiller de renvoyer Tronquette à son père. après avoir réfléchi et consulté sa tabatière, dans laquelle il puise toujours des inspirations, M. Adrien tire avec violence sa sonnette et fait demander Rongin sur-le-champ.

Suivant sa louable habitude, le concierge est dix minutes avant de se rendre près de son maître; enfin il se présente, et M. Adrien s'écrie :

« Allons donc, Rongin!... est-ce qu'on » ne vous a pas dit que j'avais hâte de vous » parler?...

» — Pardonnez-moi, monsieur, aussi je » ne me suis pas seulement donné le temps » de finir de déjeuner.... On a tant d'ou- » vrage ici que...

» — Écoutez-moi, Rongin, je vais vous » donner une nouvelle preuve de l'estime » que j'ai pour vous, et de la confiance que » vous m'inspirez.

» — Monsieur, il me semble que je me

» suis toujours conduit de manière à ne
» point mériter de reproches.... quoique la
» servitude ne fût pas mon fait, et...

» — Et moi, il me semble que je ne vous
» fais pas de reproches, puisqu'au contraire
» je vous dis que je veux vous donner une
» nouvelle preuve d'estime...

» — J'entends bien; mais c'est que quel-
» quefois on dit des choses pour...

» — Rongin, vous prenez tout de tra-
» vers, même les complimens; taisez-vous
» et écoutez moi : mon fils est à Paris.

» — Oui..... avec la fille de Bertrand,
» qu'il a enlevée...

» — Je sais cela..... C'est une folie de
» jeune homme... un tour d'écolier... Cela
» n'aura aucune suite...

» — Ah ! vous êtes sûr que ça n'aura pas
» de suite ? Jadis, quand on enlevait une
» fille, il fallait une réparation aux parens...
» il fallait.... — Vous ne savez ce que vous
» dites, Rongin; ne m'interrompez donc
» pas. Je veux savoir ce que mon fils fait à
» Paris... je veux surtout l'engager à se sé-

» parer de cette Tronquette pour laquelle
» on fait tant de bruit. Je comptais partir
» ce matin, ma goûtte m'en empêche, Tour-
» terelle aurait pu me remplacer, il vient
» de se donner une entorse qui le tiendra
» peut-être six semaines sur sa chaise; dans
» cette occurrence, c'est sur vous, Ron-
» gin, que j'ai jeté les yeux pour aller à
» Paris savoir des nouvelles d'Adam; vous
» parlerez à mon fils, vous lui parlerez en
» mon nom...

» — Monsieur Adam n'a pas l'habitude
» de m'écouter, et je crains que.... — Par-
» donnez-moi, il vous écoutera. Adam ne
» vous regarde point comme un domesti-
» que; il sait que vous avez eu des mal-
» heurs. »

Rongin baisse le nez en murmurant :
« Oui... oui... oh ! il sait... pardieu ! je sais
» bien ce qu'il sait. »

» — Dans tous les cas vous m'écrirez où
» en sont les choses. N'oubliez pas de m'é-
» crire au moins !... Car vous savez tourner
» une lettre, Rongin ?..—Si je sais écrire !..

» Oui, monsieur... je m'en flatte.... Et si
» j'avais eu le temps.... Certainement, j'avais
» des idées pour le moins aussi fortes que
» M. Rousseau... — Alors faites vos apprêts.
» Voici de l'argent, ne le ménagez pas.....
» Prenez la voiture à Gisors, et ce soir
» vous serez à Paris. »

Rongin prend l'argent, s'incline, et s'éloigne en disant : « Je vais faire un petit voyage d'agrément ; quand à son fils, je ne me fatiguerai pas à le chercher. »

Rongin était parti deux jours après les jeunes gens. Arrivé à Paris, il s'était logé dans un hôtel garni ; là, il se faisait bien nourrir, se levait tard, allait se promener, fréquentait les cafés, lisait les journaux, faisait de la politique, et ne s'occupait pas plus du fils de son maître que s'il n'eût pas existé ; mais pour qu'on ne soupçonnât pas la vérité, il écrivait tous les deux jours à monsieur Adrien :

« Je n'ai encore rien *découvert* mais je
» *fesse* nuit et jour mes *perquisissions*. »

M. Adrien montrait les lettres de Ron-

gin à sa femme, en disant : « Il a un peu » oublié l'orthographe.... mais je suis sûr » qu'il se donne un mal de galérien pour » trouver notre fils!.... »

Il y avait plusieurs semaines que Rongin était à Paris, où il menait cette agréable existence qu'il comptait prolonger longtemps. Il avait deux fois aperçu Adam et Tronquette sur les boulevards; alors, au lieu d'aller à eux, il s'était enfui par un autre côté. Mais un soir qu'il venait encore de rétrograder en apercevant Adam avec deux dames, il se trouva nez à nez avec Bertrand.

Le meunier, qui connaît fort bien Rongin, court à lui et l'arrête, au moment où le concierge allait s'esquiver.

« Que faites-vous à Paris? » dit Bertrand sans lâcher le bras de Rongin.

« Je suis à la recherche de monsieur » Adam Rémonville, » répond Rongin, en prenant un air d'importance.

« — Et moi aussi je suis t'à sa recherche, » et à la celle de ma fille; et, par la mille-

» z'yeux ! si je les trouve..... Vous voyez
» ce gourdin que j'ai apporté avec moi....
» Je ne vous en dis pas plus !..... —
» Vous ferez ce que vous voudrez : ce ne
» sont pas mes affaires. — Pardonnez-moi :
» ce sont vos affaires, puisque c'est le fils
» de votre maître qui a enlevé ma fille....
» — Mon maître.... mon maître!... — Oh!
» il ne s'agit pas de faire votre embarras
» ici, mon vieux ; je sais bien que vous
» êtes un surnois ! mais ça ne prendra pas
» avec Bertrand.... Je me souviens encore
» du temps où j'allais chez vot' maître
» pour voir ma cousine Catherine, et où
» vous me disiez que vous ne la connais-
» siez pas.... Rappelez-vous qu'alors j'ai
» manqué vous éreinter.... — Monsieur
» Bertrand, il n'est plus question de tout
» cela..... Pardon si je vous quitte : mais
» mon devoir.... — Non pas, mon ancien ;
» j'en suis bien fâché, si ça vous ennuie ;
» mais je ne vous quitte plus..... J'ai dans
» l'idée que vous savez fort bien où est
» Tronquette et son séducteur, peut-être

» même qu'à mon insu vous protégez les
» égaremens de la jeunesse. — Je vous as-
» sure que.... — Chut!..... vous dis-je; et
» donnez-moi le bras.... Vous cherchez le
» jeune homme, moi je cherche la fille;
» en cherchant à deux, nous les trouverons
» plus vite, désormais nous ne nous pro-
» menerons plus l'un sans l'autre. Je vas
» t'élire domicile avec vous : tant pis si ça
» vous dérange..... Mais si vous essayez de
» me quitter, je vous préviens que je vous
» jette mon gourdin dans les jambes, et
» que ça pourra vous gêner pour courir. »

Bertrand a passé le bras de Rongin sous le sien; celui-ci fait une vilaine grimace en marchant à côté du meunier dont le redoutable gourdin lui donne des faiblesses dans les genoux; il prévoit que le séjour de Paris ne lui offrira plus aucun agrément, s'il faut qu'il soit toujours avec monsieur Bertrand, et il pense que le meilleur moyen de se défaire de sa compagnie est de l'aider à retrouver sa fille. Il dirige alors leur promenade du côté où il a vu aller les

jeunes gens ; bientôt il aperçoit Adam se promenant avec Edmond devant un café.

Rongin serre fortement la main du meunier, et l'arrête en lui disant : « Voilà » déjà le séducteur. »

En apercevant Adam, les yeux de Bertrand se sont enflammés ; il lève son gourdin et veut entraîner le concierge, en s'écriant : « Je vais lui faire danser la péri- » gourdine. »

Mais Rongin se pend au bras du meunier et parvient à le retenir.

« — Vous allez faire une esclandre, » lui dit-il ; à Paris il n'est pas permis de » battre comme ça un homme : ce n'est » pas comme à la campagne. D'ailleurs, » celui-ci s'enfuira, et vous ne saurez pas » encore où est votre fille. Il vaut bien » mieux le guetter de loin, et voir où il » ira..... Probablement votre Tronquette » n'est pas loin. »

Bertrand sent que le concierge a raison ; il maîtrise sa colère, mais il ne lâche pas Rongin, dont il redoute quelque trahison. Il se tient à l'écart avec lui jusqu'à ce qu'A-

dam et Edmond entrent dans le café; alors il s'en approche, regarde à travers les carreaux et pousse un cri de joie, en disant :

« Elle est là!..... — Qui?... votre fille ?
» — Eh! oui! Tenez, là bas à cette table.....
» avec deux autres péronnelles..... Ah!
» comme elle est déguisée! on lui a mis
» sur la tête des panaches et des plumes
» pour lui faire oublier son père.... Mais
» je la reconnâtrons toujours, moi !.....
» Allons, en avant! — M. Bertrand, je vous
» ai aidé à retrouver votre fille... elle est là...
« emmenez-la, faites ce que vous voudrez,
» vous n'avez plus besoin de moi...—Si fait!
» c'est le fils de votre maître qui m'a dérobé
» Tronquette : vous devez être témoin
» dans cette affaire-là... — Je ne veux pas
» être témoin... — Vous le serez tout de
» même..... — Mais, M. Bertrand..... —
» Mais, M. Rongin, pas tant de raisons, et
» passez devant. »

Et le meunier, qui a ouvert la porte du café, pousse Rongin par les épaules et le force à y entrer avec lui.

CHAPITRE VIII.

Une scène au café.

TRONQUETTE s'était caché la figure derrière le chapeau de madame Phanor, dans l'espoir que son père ne la verrait pas. Adam, qui tourne le dos à la porte, et qui n'a pas entendu l'exclamation de sa maîtresse, ne comprend rien à sa terreur; et madame Phanor s'écrie : « Eh bien ! Dondon, qu'est-ce que cela signifie?... On ne joue pas cache-cache dans les cafés, ma grosse : c'est mauvais genre !... »

Mais en ce moment Bertrand s'écrie d'une voix de Stentor : « T'as beau te cacher, coquine : je t'ons vue et reconnue... Ah ! tu viens comme ça à Paris, seulement pour te divertir... et c'est avec un jeune

• homme que tu viens prendre tes divertis-
• tissements !.... Allons, qu'on se lève, et qu'on
• me suive plus vite que ça !... »

Ces paroles, et la manière dont on les a prononcées, attirent l'attention de toutes les personnes qui sont dans le café, tandis qu'elles pétrifient Adam et Tronquette qui viennent de reconnaître Bertrand, dont le bras est levé, et qui brandit au dessus du bol de punch son redoutable gourdin.

Madame Phanor, seule, n'est point effrayée par les gestes menaçans du meunier, et, sans quitter son verre qu'elle portait à sa bouche, elle s'écrie : « Qu'est-
• ce qu'il y a donc ?... qu'est-ce que c'est que
• cette scène-là ?... Est-ce que ce monsieur
• est ventriloque ?....

• — Je suis un homme offensé.... et je
• viens pour une offense, » dit le meunier en gardant son attitude menaçante.
• Ma fille a été séduite.... v'là un témoin
• de la chose... N'est-il pas vrai, témoin ? »

Bertrand cherche des yeux Rongin, mais

celui-ci s'est sauvé du café sans attendre qu'on l'interpellât.

« Il est parti, le vieux sournois !.....
» c'est égal, je me passerai de lui.... Je
» suis le père de ma fille que v'là, et je le
» ferai voir.... — Ah, vous êtes le père de
» votre fille, mon brave homme : vous
» êtes plus heureux que beaucoup d'hon-
» nêtes gens. Comment, c'est monsieur ton
» père, Dondon, mais que ne le disais-tu
» donc ?... »

Et madame Phanor se penche vers l'oreille de Tronquette, et lui dit tout bas : « Ne pleure pas.. laisse-moi faire,
» je vais l'attendrir..... Monsieur asseyez-
» vous donc !... vous allez prendre quelque
» chose.

Le meunier ne se laisse point toucher par les politesses de madame Phanor, qui ne cesse de demander encore du punch ; il la repousse assez brusquement, et veut saisir sa fille par sa toque, mais la coiffure lui reste dans la main, et Tronquette tombe échevelée aux genoux de son père.

Jusqu'alors , Adam n'a rien dit, il est même assez embarrassé. On l'est toujours lorsqu'on se sent coupable; et que dire à un père dont on a enlevé la fille, lorsqu'on n'a pas intention de réparer sa faute en épousant celle que l'on a séduite? et Adam n'avait nullement cette intention-là.

Cependant, en voyant le meunier saisir sa fille par ses plumes, et celle-ci se jeter aux pieds de son père, Adam se lève et veut retenir Bertrand, en s'écriant : « Morbleu! je ne souffrirai pas que vous la mal-
» traitiez!....

« —Toi! » dit le meunier, dont les yeux étincellent de colère, « Toi! tu oses parler...
» Vicieux scélérat!... Attends! je vas te donner ton compte, à toi!... »

Bertrand a levé le bras, il fait tourner en l'air son redoutable gourdin; mais en voulant atteindre Adam qui a pris un tabouret pour se défendre, le meunier fait voler en éclats trois carreaux de la devanture du café et la bouteille de bière que buvait un habitué.

Le maître et les garçons du café accourent, et parviennent, non sans peine à contenir Bertrand. Edmond a arrêté Adam, qui est au moment de lancer son tabouret à la tête du père de sa maîtresse, parce qu'il trouve probablement que c'est le moyen le plus court pour réparer sa faute. Agathe se sauve dans la salle de billard; Tronquette pleure à chaudes larmes; et madame Phonor crie, en gesticulant, mais sans quitter la table :

« Mes enfans!.... mes amis, la paix.....
» Mon Dieu! que c'est bête, entre gens
» comme il faut, de faire du bruit.... des
» scènes, pour des enfantillages!.... Ras-
» seyons-nous, prenons quelque chose, et
» tout va s'arranger.

« — Monsieur, dit le maître du café à
» Bertrand, on ne se conduit pas ainsi dans
» un endroit public..... Vous troublez l'or-
» dre..... Vous cassez tout..... Savez-vous
» que j'aurais le droit de vous faire ar-
» rêter?

« — Monsieur, dit le meunier d'une voix

» ferme, savez-vous que ce mauvais sujet
» m'a enlevé ma fille, mon unique enfant ?
» et pensez-vous qu'un père n'ait pas le
» droit de se plaindre, lorsqu'on débauche
» celle que jusqu'alors il avait embrassée
» sans rougir ? »

On ne répond rien à Bertrand ; le maître du café et les garçons cessent même de le retenir ; les personnes qui sont là ne rient plus : car il y a des discours qui n'ont pas besoin d'être dits avec éloquence pour faire de l'effet, et des choses sur lesquelles on ne peut plus plaisanter.

« Je veux bien ne pas rosser le jeune
» homme, reprend Bertrand, du moins
» pas ici... Je le retrouverai plus tard ; mais
» je veux que ma fille me suive, qu'elle
» vienne avec moi sur-le-champ, qu'elle
» retourne chez nous, et qu'elle épouse
» Jérôme Camus, qui croit qu'elle est allée
» chez sa tante. Allons, Tronquette ! lève-
» toi.... Prends mon bras, et partons... »

Tronquette se relève sans oser répondre et en sanglotant, tandis que madame Pha-

nor lui dit tout-bas : « Épouse Jérôme
» Camus, ma grosse ; épouse-le, crois-moi ;
» tu reviendras ensuite à Paris pour t'amuser,
» et on n'aura plus le droit de t'en empêcher ;
» parce qu'un mari, figure-toi que
» c'est l'équivalent d'un zéro ! »

Tout en disant cela, madame Phànor a ramassé la toque, et a voulu la replacer sur la tête de la villageoise ; mais le meunier l'en empêche ; il rejette l'élégante parure sur la table, en s'écriant :

« Au diable les fanfreluches !... Vous avez
» déjà assez gâté ma fille ; elle n'aura pas
» besoin de ça au village pour qu'on la montre au doigt. »

Le meunier a pris le bras de sa fille ; il l'entraîne ; Tronquette s'éloigne les yeux baissés, et sans oser regarder Adam, qui ne cherche plus à la retenir.

« Tiens !.... il s'en est allé sans payer les
» carreaux, » dit madame Phanor quelques minutes après que Bertrand est parti.

« Oh !.... je paierai.... je paierai tout, »
répond Adam, qui est resté pensif devant

la table où Tronquette était assise quelques instans auparavant.

« — Et votre cousin.... Et son épouse....
» Ils sont partis aussi!.... Ça fait de drôles
» de gens!... Laisser un parent quand il a
» du chagrin!.... Ne pas seulement lui dire
» adieu. L'épouse de votre cousin me fait
» l'effet d'une pimbèche. Elle croit qu'on
» ignore qu'elle a été enlevée aussi. J'avais
» bien envie de lui lancer un mot à ce su-
» jet, quand elle a tourné la tête au lieu de
» trinquer avec moi : mais je me suis tu,
» parce que je ne suis pas *mortifiante* de
» mon naturel.... Eh bien ! mon cher voisin,
» comme vous voilà rêveur ! vous avez
» l'air d'un songe-creux.... Parce que le
» père de votre amie a emmené sa fille, il
» ne faut pas vous désoler : il est un peu
» brutal, le père de la grosse ; mais il était
» dans son droit ; vous avez bien fait de ne
» pas lui résister. Soyez tranquille, cher
» ami, votre belle vous reviendra, et après
» tout, si elle ne vous revient pas, il ne
» manque pas de dondons dans Paris.

» — Au fait, je crois que vous avez raison, » dit Adam en se levant; et pendant qu'il passe au comptoir où il paie les frais de la soirée, madame Phanor demande une grande feuille de papier; elle s'en sert pour envelopper la toque de crêpe bleu et les plumes qui caressaient l'épaule de Tronquette; elle attache soigneusement tout cela avec des épingles, et l'emporte avec son ridicule.

Adam a tout payé, il est sorti du café. Madame Phanor a passé son bras sous le sien; elle le lui serre beaucoup plus tendrement que de coutume, et n'est pas deux minutes sans le regarder.

« Pauvre Tronquette! dit Adam. — Oui, » pauvre Tronquette, excellente Tronquette! » répond madame Phanor; elle était un peu » bête, mais très bonne fille du reste!... — » Comme elle va s'ennuyer au village à présent!... — Sans doute... elle s'ennuiera d'abord... Il est vrai qu'elle épousera Jérôme » Camus, ce qui la distraira un peu... — Ce » n'est pas que j'en fusse encore bien amou-

» reux !... Oh ! ma foi ! j'avoue que c'était
» déjà passé. — Vraiment... C'était déjà
» passé ?.. Oh ! ces monstres d'hommes !..
» c'est volage avant que de naître ! — ... Et
» puis... je ne sais pourquoi, mais il me sem-
» ble qu'elle était plus jolie dans son village
» qu'ici : là bas elle était toujours gaie, elle
» riait pour un rien, ici elle ne riait pres-
» que plus. — C'est que l'air de Paris ne
» lui convenait pas probablement. — Je lui
» donnais pourtant tout ce qu'elle désirait.
» — Écoutez donc, mon cher voisin ; Tron-
» quette ne savait pas porter ce que vous lui
» achetiez ; elle n'était pas née pour cela.
» Vous aurez beau mettre une housse de ve-
» lours à un âne, il n'aura jamais l'air d'un
» cheval !.... — A Paris il y a de si jolies
» femmes... — Ah ! sans doute.... à Paris...
» il y a des femmes... qui sauront au moins
» vous apprécier... »

Ces derniers mots sont accompagnés d'un coup de coude, d'une œillade et d'un soupir. D'abord Adam ne fait pas attention au nouveau manège de madame Phanor ; ce-

pendant il faut bien qu'il s'aperçoive qu'il ne peut lever les yeux sans rencontrer ceux de sa voisine, qui le regarde d'une façon toute particulière; Adam n'est pas novice, d'ailleurs il y a des femmes avec lesquelles on n'a pas la peine de deviner.

Bientôt la conversation change; on ne parle plus de Tronquette, madame Phanor a un babil intarissable; elle est beaucoup plus aimable que la fille du meunier, qui à Paris ne savait que soupirer. Toutes les remarques que fait le jeune homme sont à l'avantage de madame Phanor; à la vérité, celle-ci a dix ans de plus que Tronquette, elle est maigre et fanée, Adam n'en est pas amoureux; mais il a dix-neuf ans, et il lui faut absolument une maîtresse.

Après une promenade qui est devenue très-sentimentale, et que l'on a coupée par une station dans un jardin où il y a des bosquets, Adam est rentré à son hôtel garni avec madame Phanor, qui a l'air d'être dans sa poche; le soir, sa voisine n'a pas été chez elle consulter son avocat, et le lendemain

elle se promène avec Adam, coiffée de la toque bleue qui la veille encore paraît la tête de Tronquette.

Et la vue de cette toque n'empêche pas Adam de rire, de faire l'amour avec madame Phänor ; elle ne lui rappelle pas Tronquette ; ou si elle la lui rappelle cela ne trouble pas ses plaisirs. Monsieur Rémonville a donc raison : l'homme de la nature ne vaut pas mieux que les autres.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Adam et Edmond.	1
II. Double enlèvement.	19
III. Voyage d'Adam et de Tronquette.	46
IV. L'homme de la nature à Paris.	62
V. Madame Phanor.	77
VI. Edmond et Agathe.	109
VII. Quelques pas en arrière.	136
VIII. Une scène au café.	149

FIN DE LA TABLE.

TABLE

THE CHAPTERS OF THE DAYS OF VOLNEY

1	Chapter I. Adam of Talmont.
19	Chapter II. The Revolution.
40	Chapter III. The Revolution in Talmont.
57	Chapter IV. The Revolution in Talmont.
74	Chapter V. The Revolution in Talmont.
91	Chapter VI. The Revolution in Talmont.
108	Chapter VII. The Revolution in Talmont.







